

See discussions, stats, and author profiles for this publication at: <https://www.researchgate.net/publication/355750757>

Psychanalyse et neurosciences cognitives. Un entretien avec Daniel Andler

Article *in* In Analysis · October 2021

DOI: 10.1016/j.inan.2021.10.002

CITATIONS

0

READS

156

2 authors:



[Visentini Guénaël](#)

University of Strasbourg

26 PUBLICATIONS 47 CITATIONS

[SEE PROFILE](#)



[Daniel Andler](#)

Sorbonne Université

67 PUBLICATIONS 306 CITATIONS

[SEE PROFILE](#)

Some of the authors of this publication are also working on these related projects:



Critical Naturalism [View project](#)



S'y repérer et opérer par l'unique. Le modèle du "penser par cas" en psychanalyse [View project](#)



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Entretien

Psychanalyse et neurosciences cognitives. Un entretien avec Daniel Andler

Psychoanalysis and cognitive neuroscience. An interview with Daniel Andler

G. Visentini^{a,*}, D. Andler^{b,c,d}

^a Faculté de psychologie, SuLiSoM (Subjectivité, Lien Social et Modernité) – UR3071, université de Strasbourg, Strasbourg, France

^b Université Paris-Sorbonne, SND (Sciences, Normes, Décision) – FRE 3593, Paris, France

^c Institut universitaire de France, Paris, France

^d Académie des sciences morales et politiques, Paris, France

Guénaël Visentini : Daniel Andler, bonjour, et merci de m'avoir accordé cet entretien. Tout d'abord, laissez-moi vous présenter en quelques mots. Vous êtes professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne, membre honoraire de l'Institut universitaire de France et membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

D'abord mathématicien, vous vous êtes progressivement tourné vers la philosophie des sciences et notamment la philosophie des neurosciences cognitives. Outre de très nombreux articles et la direction d'un ouvrage collectif plusieurs fois réédité d'*Introduction aux sciences cognitives* (1992), vous êtes l'auteur d'un ouvrage qui a fait date sur la question du naturalisme scientifique : *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?* (2016). Et vous avez récemment co-dirigé avec Thérèse Collins et Catherine Tallon-Baudry l'imposante somme *La cognition : du neurone à la société* (2018).

C'est à ce titre que j'ai souhaité pouvoir échanger avec vous, à l'occasion d'un numéro d'*In Analysis* consacré aux « Logiques cliniques », c'est-à-dire aux différentes approches épistémiques dans le champ du soin.

Je le rappelle, *In Analysis* est une revue de psychanalyse et sciences, dont l'objectif est de relancer :

- le débat *intradisciplinaire* (entre les différents courants se réclamant de « la » psychanalyse) ;
- tout autant que le débat *interdisciplinaire* avec les différents autres savoirs et pratiques du champ du soin (autres courants de psychologie ; médecine ; sciences humaines ; et sciences du vivant).

En d'autres termes, ce sont les liens de controverse qui nous intéressent en tant qu'ils permettent d'apprécier les points de convergence, les points d'opposition, ainsi que les acquis et limites respectifs des différentes approches en jeu.

Or controverser exige que, de part et d'autre, les « meilleures raisons » puissent être entendues – sauf à sombrer dans de faux

débats véhiculant postures et caricatures. Que la faute incombe aux psychanalystes ou à ses détracteurs, depuis une trentaine d'années, le référentiel analytique est rarement présenté au moyen de ses « meilleures raisons », bien que Freud ait exigé en son temps que le débat autour de la psychanalyse reste rationnel. Notre objectif est d'aller contre toute forme de dé-rationalisation disciplinaire, voulue par certains (en interne) comme par d'autres (en externe). Cela implique de nous ouvrir, en tant qu'analystes-chercheurs, aux critiques – tout comme cela nous impose d'y répondre, dans un souci dialogique.

Il me semble que ce principe de « discussion raisonnée » peut être un point de départ partagé, puisque vous écrivez dans *La silhouette de l'humain* :

« Rien ni personne n'a le dernier mot : chacun ne dispose en dernier ressort que de la norme de la raison. »¹

Êtes-vous d'accord d'essayer d'engager un tel débat épistémologique entre psychanalyse et neurosciences cognitives, bien que ses conditions restent encore à co-construire ?

Daniel Andler : Je voudrais avant de commencer à vous répondre vous remercier très sincèrement de la peine que vous avez prise pour lire de près mon ouvrage, ainsi que le collectif récent sur les sciences cognitives. Je suis par principe ouvert au débat, c'est la moindre des choses. Mais il faut accepter l'éventualité que le débat tourne court. Dès la formulation de votre question j'entrevois le risque d'un malentendu : en employant l'expression « neurosciences cognitives », vous me poussez doucement (vous me « nudgez ») vers une position que je ne défends pas, quoiqu'elle soit sinon majoritaire du moins largement partagée au sein du domaine qui m'intéresse, à savoir les sciences cognitives tout court. La position que je ne défends pas est que les sciences de la cognition sont une province des sciences du cerveau.

G. V. : Entendu. J'ai en effet lu trop rapidement le passage de votre introduction à *La cognition. Du neurone à la société*, où vous écrivez que les « neurosciences cognitives ne sont rien de moins que la nouvelle

* Auteur correspondant.
Adresse e-mail : guenael.visentini@yahoo.fr (G. Visentini).

¹ D. Andler, *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, 2016, p. 399^{ndash};400

figure des sciences cognitives, l'évolution en cours devant conduire à terme à l'intégration [par les neurosciences] des autres sous-domaines². Vous précisez en effet, juste avant, que « ce sens fort [...] ne fait l'unanimité ni dans la communauté des neurosciences ni dans celle des sciences cognitives »³. Cela n'en demeure pas moins le projet de certains et constitue, semble-t-il, un programme de recherche fédérateur. J'aimerais à ce propos revenir brièvement, si vous le voulez bien, sur cette montée en puissance des neurosciences, depuis un demi-siècle. Dans les années 1960-1980, s'est en effet amorcé un « tournant neuro » dans les sciences du vivant et en psychologie – qui affecte aujourd'hui de plus en plus le champ du soin – où je me situe comme psychologue clinicien, travaillant en psychiatrie.

En France, *L'homme neuronal* de Jean-Pierre Changeux, paru en 1983, en a constitué une première vue d'ensemble à destination du grand public⁴. Aux États-Unis, le conseil consultatif de l'Institut national des troubles neurologiques et des accidents vasculaires cérébraux (NINDS) a produit en 1988 un rapport intitulé « Décennie du cerveau : les réponses de la recherche scientifique » – dont les premiers mots furent ensuite repris par George Bush en 1990 devant le Congrès des États-Unis pour désigner les dix ans qui allaient suivre : « *The Decade of the Brain* »⁵.

La « Décennie du cerveau » s'ouvre symboliquement en 1991, dit-on souvent, avec le premier article scientifique s'appuyant sur l'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle cérébrale (IRMf), coécrit par Belliveau *et al.*⁶ À partir de là, le cerveau fait son grand retour sur la scène de l'histoire des sciences, consacré par une série d'ouvrages de vulgarisation marquants : *La biologie de la conscience* (1991) de Gerald Edelman, *L'erreur de Descartes* (1994) d'Antonio Damasio, *La physiologie mentale* (1996) de Marc Jeannerod – puis, plus près de nous, *Le nouvel inconscient* (2006) de Lionel Naccache ou *Les neurones miroir* (2008) de Giacomo Rizzolatti et Corrado Sinigaglia pour n'en citer que quelques-uns.

Logothetis a pointé le fait que, dès 2008, on comptait déjà 19 000 articles scientifiques s'appuyant sur l'imagerie cérébrale et que leur nombre, à l'époque, allait crescendo⁷. Dans le même temps, les sciences cognitives, nées dans les années 1960, ont su s'allier aux neurosciences contemporaines pour élargir la constellation des savoirs ayant aujourd'hui l'ambition de naturaliser l'esprit humain au moyen de la méthode expérimentale.

Conscience, inconscience, attention, perception, raisonnement, émotions, vie sociale, ces différents phénomènes sont aujourd'hui scientifiquement approchés à partir du cerveau conçu comme *système de traitement de l'information*. Et les résultats en cours servent d'ores et déjà à un grand nombre d'applications pratiques en médecine, en psychologie, en informatique, en robotique – ainsi qu'en politique, avec les fameux « nudges » aujourd'hui bien connus⁸.

² La cognition. Du neurone à la société, dir. T. Collins, D. Andler et C. Tallon-Baudry, Paris, Gallimard, 2018, p. 49.

³ *Ibid.*, p. 48-49.

⁴ J.-P. Changeux, *L'homme neuronal*, Paris, Fayard, 1983. Il est intéressant ici de rappeler que le titre du livre a été suggéré à l'auteur par le psychanalyste Jacques-Alain Miller au décours d'un débat, justement.

⁵ E. Jones, « Assessing the Decade of the Brain », *Science*, vol. 284/5415, 1999, p. 739 ; P.N. Tandon, « The decade of the brain: a brief review », *Neurology India*, vol. 48, 2000, p. 199-207.

⁶ J. Belliveau, D.N. Kennedy, R.C. McKinstry, B.R. Buchbinder, R.M. Weisskoff, M.S. Cohen, J.M. Vevea, T.J. Brady et B.R. Rosen, « Functional mapping of the human visual cortex by magnetic resonance imaging », *Science*, vol. 254, 1991, p. 716-719.

⁷ N. Logothetis, « What we can do and what we cannot do with fMRI », *Nature*, vol. 453, 2008, p. 869-878.

⁸ Au Royaume-Uni, la Behavioural Insights Team [BIT] existe depuis 2010 et conseille les gouvernements successifs dans leurs prises de décision. Devenue agence autonome, elle a désormais une branche parisienne et possède un pendant dans l'administration centrale, à la Direction interministérielle de la transformation publique. Voir l'analyse de l'OCDE sur les apports des neurosciences cognitives aux politiques publiques, dans son rapport de 2017 : *Behavioural Insights and Public Policy : Lessons from Around the World*.

« *Don't ask the person, ask the brain* », tel pourrait être le mot d'ordre scientifique du XXI^e siècle naissant, où les disciplines émergentes ont pour nom neuroéconomie⁹, neuroéthique¹⁰, neurodroit¹¹, neuroesthétique¹², ou neuromarketing¹³. Dans les médias, dans les conversations, on parle de plus en plus de cerveau, de cognitions et comportements associés, au point que l'on peut se demander – à entendre certains discours – si les traditionnelles sciences humaines en général et la psychanalyse en particulier, lesquelles avaient jusque-là une place hautement valorisée dans le projet scientifique de compréhension de l'humain et servaient d'aide à la décision pour le politique, ont encore quelque chose de théoriquement – et pratiquement – intéressant à dire sur les phénomènes humains. Seraient-elles, comme le pensent de plus en plus de « naturalistes » convaincus, en train de sombrer dans les annales de l'histoire avec les derniers *baby boomers* ?

Ce questionnement de fond est très exactement celui que vous arpeztez minutieusement dans votre *Silhouette de l'humain* : une nouvelle figure de l'« humain » serait en effet en train d'émerger depuis quarante ans, construite bouts à bouts grâce à la seule méthode expérimentale et à la « naturalisation » conséquente de différentes facettes de l'esprit humain. Comment, dès lors, penser ce qui a lieu, tant d'un point de vue scientifique qu'éthique ou philosophique ? J'aimerais reprendre certaines des questions que vous abordez dans votre œuvre, en les confrontant à mon point de vue de clinicien-chercheur en partie orienté par la psychanalyse.

D. A. : Le récit que vous faites de cette « ascension » du cerveau me semble fidèle, mais il reflète, justement, le point de vue partiel ou partial que je mentionnais à l'instant. Pour illustrer la différence, c'est celle qui sépare de Jean-Pierre Changeux, dès la parution de *L'Homme neuronal*, le groupe de chercheurs auquel j'étais lié. Lui et nous étions alliés sur le plan institutionnel, quand nous contribuions à organiser le domaine sur le plan des institutions et des formations, mais nous étions opposés sur la question de la primauté de ce qui ne s'appelait d'ailleurs pas encore les neurosciences. Disons, pour faire simple, que le réductionnisme que Changeux épousait sans état d'âme ne nous satisfaisait pas, non parce que nous étions des dualistes classiques, mais parce que nous pensions, à partir notamment de notre expérience de philosophes des sciences, que ce n'était pas une stratégie scientifique prometteuse. Cela étant, il n'y a aucun doute qu'en près de 40 ans, les choses ont beaucoup changé, en raison principalement de l'imagerie cérébrale, mais aussi de l'enrichissement considérable de la trousse à outil des neurosciences par l'apport de la modélisation et des capacités de traitement de données massives. Le temps est loin où l'Association pour la recherche cognitive, première société savante de sciences cognitives en France, excluait explicitement les sciences du cerveau de son périmètre.

La seconde réaction que m'inspirent vos propos est que vous incluez, sans la moindre hésitation, la psychanalyse parmi les sciences humaines. Eussiez-vous parlé d'humanités je n'aurais pas

⁹ Neuroeconomics: decision making and the brain. P.W. Glimcher, C.F. Camerer, E. Fehr & R.A. Poldrack dir., Elsevier Academic Press, 2009.

¹⁰ A. Roskies, « Neuroethics for the new millennium », *Neuron*, vol. 35, 2002, p. 21-23 ; Greene Joshua, R. Brian Sommerville, Leigh E. Nystrom, John M. Darley & Jonathan D. Cohen, 2001. « An fMRI investigation of emotional engagement in moral judgement », *Science* 293, p. 2105-2108.

¹¹ V.J. Ponseti, et al., « Assessment of pedophilia using hemodynamic brain response to sexual stimuli », *Archives of General Psychiatry*, vol. 69/2, 2012, p. 187-194 ; W. Sinnott-Armstrong, A. Roskies, T. Brown, E. Murphy, « Brain images as legal evidence », *Evidence and Law, a special issue of Episteme: A Journal of Social Philosophy*, vol. 5/3, p. 359-373.

¹² S. Zeki, *Inner Vision. An Exploration of Art and the Brain*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

¹³ V.N. Lee, A.J. Broderick, L. Chamberlain, « What is "neuromarketing"? A discussion and agenda for future research », *International Journal of Psychophysiology*, vol. 63/2, 2007, p. 199-204.

tiqué : la littérature, l'histoire et la théorie de l'art, la philosophie et quelques autres disciplines importantes en font partie. Mais ce ne sont pas des sciences, humaines ou pas, du moins dans ma terminologie – qui est, je crois celle des taxinomies internationales, pour variées qu'elles soient. Je distingue donc très nettement la question du statut de la psychanalyse de celle du statut des sciences humaines dans leur ensemble. Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur la question plus générale des divisions au sein des sciences ou des disciplines académiques. Je ne crois pas à des frontières nettes. C'est ainsi que les humanités et les sciences humaines ne sont que deux régions d'un vaste domaine, et qu'une discipline telle que la philosophie est à cheval sur les deux, touchant même aux sciences exactes.

G. V. : Je suis d'accord pour mettre l'accent avec vous sur la difficulté à situer nettement les disciplines d'un côté ou de l'autre, car souvent, il y a des porosités et empiètements, tant épistémiques que méthodologiques. Il me semble par contre que, par l'ensemble de ses méthodes (méthodes réflexives d'écoute, d'observation, d'écriture, puis de discussion critique), la psychanalyse se situe clairement côté sciences humaines et sociales (SHS) – et non expérimentales. Comme l'ensemble des SHS, elle travaille à recueillir des données empiriques (en l'occurrence, la parole des patients), puis, ensuite, les analyse, les interprète, les typologise et produit à partir de là des modèles de compréhension de la vie psychique humaine. Mais votre remarque peut être l'occasion, justement, de détailler votre conception des SHS.

De mon côté, je pars du principe que, par différence avec ce que vous appelez vous-mêmes les « sciences naturalistes de l'homme »¹⁴, les SHS ne cherchent pas à expliquer les mécanismes neuro-cognitivo-comportementaux des phénomènes humains, mais se proposent de les comprendre à un *autre niveau d'analyse*, plus proche du niveau de la perception spontanée, mais en y introduisant des ruptures épistémologiques (par quoi elle se démarquent des savoirs « naïfs » sur l'humain).

Les SHS se donnent ainsi pour mission d'objectiver et d'interpréter le plus rigoureusement possible les données empiriques par exemple issues d'expériences subjectives (psychologie clinique/psychanalyse), intersubjectives (sociologie, ethnographie, histoire, anthropologie), et de toutes les pratiques humaines comportant du « sens » comme les phénomènes de parole (linguistique), la littérature (études littéraires), la musique (musicologie), etc.

Elles permettent ainsi de comprendre autant que possible – et au plus fin (dans leur ordre de réalité) :

- ce que c'est que d'avoir une angoisse psychotique de type dissociative (par comparaison avec une angoisse névrotique) ;
- le contenu complexe et subtil des normes sociales dans tel sous-groupe de population (et pas tel autre) ;
- ce qui a eu lieu lors de la Révolution française et pourquoi (hypothétiquement), par contraste avec ce qui a eu lieu à la même époque, dans d'autres pays ;
- ce que c'est que d'être un membre de la tribu Nambikwara en Amazonie, en rapport à l'existence d'autres tribus locales, et comparativement à ce que l'ethnologue éprouve lui-même de son propre rapport au monde ;
- les différentes nuances pratiques dans l'usage des diverses langues humaines (doubles sens, ambivalences, malentendus, mots d'esprit, humour, inventivités syntaxiques).

Comment situeriez-vous ces sciences « humaines » (au sens traditionnel) par rapport aux neurosciences cognitives actuelles ? Qu'apporment-elles de différent selon vous ? Quelles sont à votre

¹⁴ D. Andler, *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, 2016, p. 336.

avis leurs limites, tant du point de vue de la mise en intelligibilité des phénomènes que du point de vue de leur valeur pratique ? Ont-elles selon vous un droit à l'existence aujourd'hui et selon quelles modalités ? Enfin, et c'est une conséquence logique de ces questions préliminaires, quelle place doit-on leur faire au sein de l'université, lieu des savoirs consacrés ?

Si je vous pose ces questions, c'est que ces dernières commencent à se poser ça et là, au niveau des instances directrices de la recherche (cf. fléchage des financements) et de l'enseignement (cf. question de la valeur pratique des SHS).

D. A. : Je distingue quant à moi différentes orientations et différents objectifs au sein de ce vaste domaine que sont les sciences humaines. Je ne pense pas du tout qu'on puisse les regrouper comme vous le faites sous l'unique chef de la subjectivité et de l'expérience ordinaire. La linguistique nous renseigne sur des phénomènes sans rapport ni avec l'une ni avec l'autre (au point que nombre de ses résultats exigent un long entraînement pour être seulement compris) ; la démographie également.

D'autre part, pour construire votre opposition binaire avec les SHS telles que vous les concevez, vous employez le label composite « neuro-cognitivo-comportemental ». Or chacun de ces segments renvoie à des choses différentes ; le comportement est particulièrement important, dans ce triptyque, parce que c'est un concept hybride : à la fois naturel et observable, et essentiellement lié au sens et à l'intention de l'agent. De fait, le comportement est à l'intention (et autres concepts apparentés) ce que la lunette astronomique est à la Lune et aux planètes. L'idée qu'en faisant du comportement l'observable clé (notez bien que ce n'est pas de l'activité corticale que je parle) on réduit l'homme au rat est franchement absurde. J'observe que vous quittez un amphi en courant, et ce qui m'intéresse sont les raisons (une bagarre, un départ de feu... ?) qui vous font agir ainsi.

De manière générale, ce n'est pas parce qu'on a affaire à des entités intentionnelles qu'on quitte irrémédiablement le domaine des sciences de la nature¹⁵.

Une distinction qui à mon sens permet de clarifier, en la déplaçant, l'opposition que vous cherchez à cerner est la suivante : le point de vue de la (on dit aussi « en ») troisième personne, qui est celui des sciences, y compris des SHS, et le point de vue de la (ou « en ») première personne, qui n'est celui d'aucune science à proprement parler : ce que ça fait d'être un Nambikwara, d'être angoissé ou de souffrir d'un TOC – à supposer qu'on s'entende sur le sens même du « ce que ça fait » – est un objet légitime pour la littérature, l'histoire, certaines formes de psychologie non scientifique, dont peut-être la psychanalyse.

G. V. : Si je vous suis, l'objectivation des phénomènes subjectifs ne peut pas prétendre à la scientificité. Ce qui exclut de fait du champ scientifique l'ethnologie, l'anthropologie et certaines branches d'histoire et de sociologie, qui permettent pourtant un savoir un peu plus objectif (que les préjugés spontanés) sur ce que cela faisait de vivre au son des cloches, au Moyen-Âge (en se fondant sur les traces de témoignages passés), ou sur ce que cela fait de vivre dans une société possédant tel ou tel système de parenté (en se fondant sur le recueil ethnographique de témoignages actuels). Cela amène à mon sens à la question de l'« unité de la science », jadis avancée par Neurath¹⁶. Comment

¹⁵ Sur cette question classique, on peut par exemple consulter mon chapitre VI, « L'ordre humain », dans D. Andler, A. Fagot-Largeault, B. Saint-Sernin, *Philosophie des sciences*, vol. II, Paris, Gallimard, 2002. Voir aussi, plus récemment : « Le naturalisme est-il l'horizon scientifique des sciences sociales ? », dans T. Martin (dir.), *Les sciences humaines sont-elles des sciences ?*, Paris, Vuibert, 2011, p. 15–34, repris dans Y. Brailowsky et H. Inglebert (dir.), 1970–2010 : les sciences de l'Homme en débat, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2013, p. 331–356.

¹⁶ O. Neurath, « Unity of science as a task », *Philosophical Papers*: 1913–1946, S. Cohen et M. Neurath (dir.), Boston, Reidel, 1983, p. 115–120.

concevez-vous donc cette unité ? Intègre, plurielle ? Comment définir l'éventuelle pluralité ? Se réduit-elle à ce que vous nommez le « polynaturalisme des sciences cognitives »¹⁷, ou le « poly » doit-il s'étendre aux sciences non naturalistes – soit aux SHS, également lorsqu'elles se contentent d'objectiver autant que faire se peut la dimension subjective ?

D. A. : Je suis content que vous mentionniez Neurath, qui m'a beaucoup inspiré, justement parce que sa conception de l'unité de la science est presque à l'opposé de ce qu'on comprend généralement par cette expression. L'unité en question n'est en aucune manière, pour lui (en quoi il se sépare d'autres membres du Cercle de Vienne), celle d'une science totale, sorte de physique générale. Il tient au contraire que la science (l'activité scientifique, les sciences) ne produit que des « coups de projecteur » sur un monde qui reste pour nous plongé presque partout dans l'obscurité. Les disciplines, quant à elles, n'ont ni le devoir ni la possibilité de viser à l'unification, mais doivent seulement rester à l'écoute les unes des autres. Son image favorite est celle de l'orchestre et de l'orchestration¹⁸. Je défends pour ma part une version « actualisée » de cette conception, enrichie par les travaux récents sur le pluralisme scientifique¹⁹.

Oui, le « polynaturalisme » des sciences cognitives relève de cette conception : si leurs différents programmes (« STI » = systèmes de traitement de l'information, neurosciences cognitives, approches évolutionnaires) élaborent chacun une représentation de la cognition comme construction naturelle, les trois représentations ne s'ajoutent pas sans résidu. Nous restons et resterons sans doute longtemps avec une triple image dont chaque facette renvoie aux deux autres, mais de manière partielle. Cependant ce n'est là qu'un cas particulier de pluralisme : la physique en constitue un autre – à ce jour, la thermodynamique et la physique statistique, qui produisent deux perspectives, macro et micro, sur le même ensemble de phénomènes, ne s'ajoutent pas parfaitement : on ne peut traduire toutes les propositions de l'une dans le langage de l'autre, et chacune conserve une certaine indépendance. Il en va de même pour la chimie et la physique, malgré le fait que la mécanique quantique, en rendant compte de la notion jusque-là irréductible de liaison chimique, est présentée comme ayant réalisé la réduction de la chimie à la physique.

G. V. : On touche là à la question de la méthode, toujours aussi débattue. Au décours de vos ouvrages, vous n'abordez les méthodologies scientifiques que sous l'angle expérimental (puisque ce sont celles choisies par les neurosciences cognitives). Seriez-vous d'accord pour dire, par exemple, que les méthodes scientifiques historiques (vérification des données, recoupement des preuves, modalisation des énoncés dans un récit plausible tant sur les faits que sur les mentalités et les vécus) permettent de différencier un historien scientifique (ou « de métier ») comme Georges Duby d'un historien non scientifique (ou « amateur »), comme Lorant Deutsch ? Que dans un cas on progresse dans l'horizon de la vérité historique – incluant une meilleure compréhension des vécus subjectifs du passé – et dans l'autre non, avec tous les enjeux pratiques afférents ?

Si on entre un peu plus dans le détail, il me semble qu'on doit d'abord ressaisir l'histoire de la méthode expérimentale. Initialement élaborée au contact des objets inertes (physico-chimiques), elle s'est réinventée pour pouvoir traiter des objets vivants,

ontologiquement distincts, mais supposés appartenir à la même « nature » par « monisme de principe »²⁰. Ces types d'objets restent donc distincts, car on ne s'explique toujours pas le passage de l'inerte à la vie. Le dualisme ontologique est de fait : le vivant – Canguilhem l'a bien montré – ne suit pas seulement des lois physico-chimiques ; il suit d'autres règles, propres au vivant, qu'on ne peut pas déduire des lois mécaniques (mais dont il s'agit de prendre acte et d'expliquer comme ordre de réalité relativement autonome).

La force de la méthode expérimentale est cependant de postuler un monisme méthodologique de droit face à ce dualisme de fait. Ou plutôt, c'est de postuler cette unité méthodologique de droit et d'obtenir de bons résultats dans les faits, quitte à se spécifier au contact de la nouveauté de l'objet – par exemple, ne plus penser en termes de « lois » universelles avec le vivant, mais en termes de « mécanismes » génériques ou spécifiques²¹.

Le pari des neurosciences cognitives, quant à elles, est – si je vous ai bien compris – de poursuivre le programme de conquête naturaliste vis-à-vis de l'objet « esprit » (ni inerte, ni simplement vivant), en déclinant encore les règles de la méthode expérimentale. Face au dualisme phénoménal entre le corps vivant et l'esprit pensant, l'unité de la méthode est supposée réunifier le champ des sciences.

Il est évident que cette entreprise de naturalisation, si elle obtient certains succès à partir de ses partis pris méthodologiques, rencontre aussi beaucoup de limites. Vous soulignez ce double aspect dans *La silhouette de l'humain* :

« Ce qui semble hors de doute, c'est que les sciences naturalistes de l'homme ont [...] produit des connaissances importantes. Mais beaucoup de leurs résultats sont fragiles, leurs théories souvent embryonnaires, les cadres proposés incompatibles, les explications hybrides, mêlant mécanismes et significations. La naturalisation en cours n'est ni près d'être achevée, ni assurée de l'être : elle n'apporte aucune preuve empirique du naturalisme. »²²

On pourrait ajouter encore qu'il n'existe pas à ce jour d'histoire cognitivo-comportementale de la Révolution française et encore moins d'histoire neuronale : pour une approche scientifique de cet événement, il vaut mieux lire la controverse Soboul/Furet ; en faisant de la sorte, on se rapproche plus de la vérité de ce qu'il y a à penser sous le terme de « Révolution française » (objectivation de traces d'événements objectifs et subjectifs). Il n'y a pas non plus d'ethnographie cognitivo-comportementale des Argonautes du Pacifique occidental et encore moins d'ethnographie neuronale : pour cela mieux vaut lire Malinowski et la tradition de controverses que son ouvrage princeps a instauré.

L'anthropologue Clifford Geertz est ici intéressant pour faire saisir la pertinence des méthodes de terrain quant aux phénomènes humains (par différence avec celles de laboratoire). Notamment dans sa discussion de la philosophie behavioriste de Gilbert Ryle. Reprenant la distinction rylienne entre des descriptions denses, riches, épaisses (« *thick* ») et des descriptions minces, plates, pauvres (« *thin* »), il situe comme « sophisme cognitiviste » ou « béhavioriste » la *négation de la primauté du sens* (subjectif et/ou intersubjectif), dans la description/explication

¹⁷ D. Andler, *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, 2016, p. 126.

¹⁸ O. Neurath, « The orchestration of the sciences by the encyclopedism of logical empiricism », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 6, n° 4, 1946, p. 496–508 ; repris dans *Philosophical Papers: 1913–1946*, op. cit.

¹⁹ V. Voir Stephen H. Kellert, Helen E. Longino, C. Kenneth Waters, (dir.), *Scientific Pluralism*, University of Minnesota Press, 2006, ainsi que mon « Unity without myths », dans J. Symons, O. Pombo, et J. Manuel Torres (dir.), *Otto Neurath and the Unity of Science*, Dordrecht, Springer, 2011, p. 129–144.

²⁰ E. Haeckel, *Le monisme : profession de foi d'un naturaliste* (1897), Paris, Schleicher frères, 1905.

²¹ Denis Forest en propose cette définition : « un agencement régulier d'entités et d'activités qui, conjointement, sont capables de produire un certain phénomène » ; cf. D. Forest, *Neurosepticisme. Les sciences du cerveau sous le scalpel de l'épistémologue*, Paris, Ithaque, 2015, p. 14.

²² D. Andler, *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, 2016, p. 336.

des phénomènes humains tels que les rencontre l'ethnologue. Ce dernier n'a clairement pas affaire à des mécanismes « naturels » (neuro-cognitivo-comportementaux, anhistorique). Les actions et pensées humaines sont toujours déjà situées dans des cultures, des univers de sens qu'il s'agit de restituer sous peine de passer à côté du bon niveau d'objectivation scientifique.

Ce sont ces strates complexes de « sens » qui permettent de distinguer, à partir d'un même comportement observable, un clin d'œil d'un clignement de l'œil, un clin d'œil pour de faux d'un vrai clin d'œil, un vrai clin d'œil joué au théâtre d'un clin d'œil pour de faux également joué, l'entraînement à faire un clin d'œil pour de faux (lors d'une répétition) en vue de jouer au théâtre, etc., etc. Ces strates de « sens », compréhensibles seulement si l'on est familiarisé avec un univers culturel donné et le « sens » de ses pratiques – et non en s'en tenant aux mécanismes cognitivo-comportementaux (ou cérébraux) afférents, communs à l'espèce humaine – font partie de la « nature » en un sens élargi et doivent être l'objet de sciences indexées à cet ordre relativement autonome de la réalité (au moins d'un point de vue descriptif/explicatif/prédictif). Ce qu'il épingle de cette phrase, dans *The Interpretation of Cultures* :

« [I]l n'est pas dans notre intérêt de dépouiller le comportement humain des propriétés qui justement nous intéressent avant de commencer à l'examiner. »²³

En psychologie clinique et en psychanalyse, il en va de même. Le parti pris scientifique est de ne pas dépouiller la psyché humaine de propriétés qui justement nous intéressent au plus haut point, même si d'objectiver ces propriétés subjectives et de « sens » s'avère toujours plus délicat que d'objectiver des neurones, des cognitions ou des comportements.

De votre côté, vous pointez certes cette difficulté d'objectiver le subjectif ou l'intersubjectif :

« Aussi la psychologie est-elle restée, dans une large mesure et jusqu'à assez récemment, une discipline non expérimentale, dont le statut de science était sujet à débat. Non qu'elle prétendît se passer de données, mais ses données provenaient de sources scientifiquement douteuses : l'introspection, les rapports verbaux, sans parler de l'hypnose ou de la libre association. »²⁴

Cependant, vous abordez peu les différentes parades méthodologiques inventées en SHS pour limiter ces difficultés épistémiques. Que pensez-vous des efforts faits par les SHS en général et par la psychanalyse en particulier pour limiter les risques (par ailleurs tout à fait reconnus) de données non fiables et de cercles interprétatifs ? Ne pensez-vous pas que ces méthodes ont leur valeur dans le champ des scientificités, sachant qu'elles permettent d'objectiver des phénomènes dont ne s'occupent justement pas les neurosciences cognitives ?

D. A. : Je ne doute pas un instant que les différentes disciplines et branches des SHS ont développé des méthodes auxquelles rien ne manque pour être considérées comme scientifiques. Il existe en effet toutes sortes de procédés permettant de construire une représentation objective d'un ordre de phénomènes, vous en citez quelques-uns. Je serais pour ma part incapable d'en mentionner un dans le champ de la psychanalyse, c'est une des raisons que j'ai de

distinguer son cas de celui des SHS, mais cela reflète peut-être mon ignorance de développements récents.

Je ne conteste pas non plus, le moins du monde, l'intérêt des descriptions « *thick* » de l'expérience humaine. Chomsky pas plus que moi – il vaut la peine de le rappeler puisqu'il est considéré comme l'un des pères, peut-être le père, de la « révolution cognitive ». Pour lui, comme je l'écris, en traduisant librement un passage d'un article éponyme, « si l'on s'intéresse à la manière dont les gens pensent, à ce qu'ils éprouvent, à ce qui les pousse à agir, il y a beaucoup plus à tirer « de la lecture des romans et de l'étude de l'histoire que de toute la psychologie scientifique » »²⁵.

Pour revenir à la méthode scientifique, je suis de ceux qui pensent qu'il n'existe pas une telle chose²⁶, mais seulement la combinaison d'un dispositif collectif de production des connaissances et d'une attitude que Peirce appelle l'état d'esprit de laboratoire²⁷, qui se déploie aussi bien dans l'expérimentation et dans l'observation que dans la construction de modèles formels, le traitement des données et l'élaboration de théories de haut niveau d'abstraction.

J'ajoute que les sciences cognitives ne s'en tiennent nullement à l'expérimentation au laboratoire : elles observent sur le terrain, elles construisent des modèles, elles conjecturent des théories très abstraites.

G. V. : Mais n'y aurait-il pas une différence à faire entre être sur le terrain avec un « état d'esprit de laboratoire » (comme dans les expériences de psychologie sociale structurées, qui artificialisent les situations humaines) et être sur le terrain avec un « état d'esprit clinique », pourrait-on dire ? N'y a-t-il pas des avantages et des limites scientifiques, dans chacune de ces perspectives méthodologiques, en fonction des problèmes que l'on se pose ? L'état d'esprit clinique permet par exemple d'explorer en profondeur les caractéristiques de situations uniques, sans précalibrer ce qu'on va y chercher, ce qui, du point de vue de la connaissance, s'avère parfois plus précieux que d'y chercher (avec une plus grande validité formelle) ce qui est commun à la majorité des situations. Par ailleurs, pour vous répondre, il y a en psychanalyse un panel de méthodes pour traiter le matériel de parole, que beaucoup de SHS ont d'ailleurs importées dans les années 1960-1970. Je vous renvoie à mon ouvrage à paraître sur *Penser et écrire « par cas » en psychanalyse*²⁸. On trouve des méthodes d'entretien, d'écoute et d'observation très précisément pensées dans un dialogue avec les méthodes existantes en médecine et en SHS. Il y a ensuite des normes de raisonnement exigeant la distinction entre le matériel et les interprétations, l'articulation explicite des différentes étapes de la pensée, ainsi que la présence d'un collectif critique tout au long du processus interprétatif (interventions, supervisions, groupes de travail, colloques nationaux et internationaux). Ces méthodes de raisonnement permettent une graduation dans l'administration de la preuve et une modalisation fine des énoncés. La mise en jeu de ces normes scientifiques, du recueil des données (et leur analyse) à l'écriture de la recherche – quand ces normes sont suivies, bien sûr ! – permet d'accroître le niveau de réflexivité, c'est-à-dire, entre autres, le nombre de questions que l'on se pose dans le difficile exercice d'objectivation du subjectif. Et cela est plus qu'utile cliniquement parlant. Une partie du débat se joue

²⁵ D. Andler, *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, 2016, p. 394 ; l'article en question est l'entrée, écrite par Chomsky lui-même, « Chomsky, Noam », dans *A companion to the philosophy of mind*, S. Guttenplan (dir.), Oxford, Blackwell, 1994.

²⁶ C'était aussi la position de Karl Popper, qui rapporte qu'en introduisant son cours annuel à la London School of Economics, où il détenait la chaire de méthodologie scientifique, il se présentait comme professeur d'un sujet qui n'existe pas.

²⁷ J'en fais mention page 397 de mon livre.

²⁸ G. Visentini, *Penser et écrire par cas en psychanalyse. L'invention freudienne d'un style de raisonnement*, Paris, Puf, à paraître sept. 2022

²³ Le chapitre sur « La description dense » a été traduit en français. Cf. G. Ceertz, « La description dense », dans *Enquête*, vol. 6, 1998. En ligne : <https://journals.openedition.org/enquete/1443>.

²⁴ La cognition. Du neurone à la société, dir. T. Collins, D. Andler et C. Tallon-Baudry, Paris, Gallimard, 2018, p. 31.

donc aussi en prenant en compte certaines questions pratiques – et notamment, pour ce qui nous concerne dans ce numéro d'*In Analysis*, la question du soin.

Dans un récent colloque coorganisé par l'institut mutualiste Montsouris, l'EHESS, le CNRS, l'Inserm, l'université Paris 13 et la Maison des sciences de l'homme – intitulé « Au cœur du sujet cérébral. Entre rupture idéologique en psychiatrie et enjeux politiques et moraux »²⁹ (juin 2021) –, Denis Forest a rappelé le contexte socio-historique de la naissance de la psychiatrie, en pointant, à la suite des travaux de Jan Goldstein³⁰, l'importance de la justification pratique de la psychiatrie, au début du XIX^e siècle.

La controverse peut s'énoncer ainsi, à l'époque de Pinel : certes, le cerveau a une valeur causale concernant la maladie mentale (au sens où le mental n'existerait pas sans corps et sans cerveau – de cela tout le monde convient), mais la *charge de la preuve*, pour la plupart des aliénistes, est du côté de ceux qui affirment que ne doivent exister que les sciences du cerveau pour soigner les patients atteints de troubles mentaux.

L'idée est qu'on ne peut pas interdire une *science de la pratique* (à mesure d'homme) – comme l'aliénisme, ancêtre de la psychiatrie (et comme le sont en général les SHS) –, sauf à donner à la pratique de l'humain (ici de son « esprit ») des outils alternatifs efficaces en lien aux sciences neuronales. Or durant tout le XIX^e siècle, de tels meilleurs outils ne sont pas proposés par les sciences du cerveau – lesquelles ont pour conséquence clinique une forme de « nihilisme thérapeutique »³¹.

Dès l'origine, la psychiatrie clinique entre donc en controverse avec la neurologie. Et elle fonde sa revendication d'autonomie scientifique (non naturaliste – bien que pas anti-naturaliste), sur la démarcation de ses objets : elle ne traite pas avant tout du corps, mais de l'esprit ; elle accueille des humains en souffrance, qui parlent et ont besoin d'être écoutés ; elle travaille grâce au langage pour explorer ces souffrances, guider les patients, et leur permettre de se rétablir sans en passer par une action directe sur le cerveau. De cette manière, elle obtient des résultats tangibles non concurrencés par la neurologie.

La psychanalyse ne propose rien d'autre et, après elle, la psychologie clinique humaine. Freud concevait en ce sens la psychanalyse comme un progrès sur le chemin de la science, applicable notamment en psychiatrie :

« La psychiatrie est présentement une science essentiellement descriptive et classificatrice, qui continue à avoir une orientation plus somatique que psychologique, et à qui manquent des possibilités d'explication des phénomènes observés. Mais la psychanalyse ne se situe pas en opposition à elle, comme on pourrait le croire d'après le comportement presque unanime des psychiatres. Elle est bien plutôt, comme psychologie des profondeurs, psychologie des processus de la vie d'âme soustraits à la conscience, appelée à lui fournir l'infrastructure indispensable et à remédier à ses restrictions actuelles. »³²

Aujourd'hui, on évoque une dichotomie nouvelle entre le soin et la recherche ou plutôt, entre une recherche fondée sur le soin (psychologie clinique, psychanalyse) et un soin fondé sur la recherche (médecine somatique, thérapies cognitivo-comportementales).

Le modèle médical – avec l'essor de la médecine scientifique – a clairement démontré l'extrême importance d'un soin fondé sur les

résultats de la recherche (aujourd'hui appelé *evidence based medicine*). Personne ne conteste ces avancées. Et c'est en anticipant de tels futurs succès que le naturalisme cherche aujourd'hui à investir le domaine de l'« esprit ». Mais cela reste très controversé ; car de quels aspects de l'« esprit » parle-t-on ?

La question se retraduit ensuite en pratique. Certes, les neurosciences cognitives actuelles ont plus d'outils à fournir aux cliniciens que la neurologie du XIX^e siècle : cf. la chimiothérapie ; la neurostimulation, l'exposition/désensibilisation, les remédiations cognitives, etc. Mais, pour qui travaille en psychiatrie, il est assez clair que c'est très largement insuffisant du point de vue des prises en charge. Des sciences cliniques humaines ou « humanités médicales » (*medical humanities*) demeurent nécessaires, du point de vue de la recherche – parmi lesquelles la psychologie clinique et la psychanalyse occupent toujours une place de choix, auprès des professionnels. Car elles permettent de recueillir, objectiver et analyser des données singulières – utilisables au cas par cas.

La question posée par Pinel au début du XIX^e siècle se repose donc aujourd'hui avec autant d'acuité – même si elle s'est légèrement déplacée entre temps. Tant que les neurosciences cognitives ne proposeront pas aux praticiens des outils suffisamment opérants face aux souffrances psychiques humaines – et elles en sont encore loin –, la légitimité scientifique et pratique des psychologies cliniques humaines (dont la psychanalyse) doit être préservée et soutenue. Que pensez-vous de cette prise de position largement partagée parmi les praticiens ?

D. A. : Je suis assez d'accord avec cette analyse. Il me semble qu'il faudrait la nuancer ou plutôt l'enrichir en « déconstruisant » l'opposition que vous proposez entre les deux attitudes « de terrain », l'esprit de laboratoire et l'esprit de la clinique : en réalité, elles s'appellent l'une l'autre, dans des proportions variables bien entendu. L'écoute singulière propre à la clinique évite de se méprendre dans les systématisations que l'on recherche lorsqu'on est animé de l'esprit de laboratoire, et inversement l'écoute singulière risque de se dissoudre dans l'informe, dans la pure empathie, dans la répétition (ou le journalisme) si elle ne s'appuie pas sur un minimum de structure théorique et de discipline conceptuelle. Mais je vous accorde qu'il y a deux pôles, entre lesquels un chercheur, un clinicien peuvent parfois, s'ils le veulent, faire des aller-retours – l'ethnologie que vous mentionnez en fournit des exemples, ainsi que la sociologie.

J'ajouterai que dans l'état présent de la psychiatrie, personne ne pense n'est en position de censurer globalement telle ou telle approche ; il peut y avoir une pratique du soin pour certains patients qui les aide à vivre même s'il n'existe aucune explication convaincante, bien moins encore scientifique, de leur relative efficacité. En revanche, les théories fausses et malfaisantes (la froideur maternelle comme cause de l'autisme, par exemple) doivent être soumises à une critique sans concessions.

G. V. : Là-dessus, nous sommes tout à fait d'accord. Et, hormis quelques rares psychanalystes choisissant de se positionner du côté du « folklore disciplinaire », l'immense majorité de ceux qui travaillent avec l'autisme sont au fait des recherches contemporaines concernant ce trouble et en tiennent compte dans leur approche. Je vous renvoie aux travaux de la Coordination Internationale entre Psychothérapeutes Psychanalystes et membres associés s'occupant de personnes Autistes (CIPPA). J'en viens plus précisément à la psychanalyse, dont il faut bien avoir en tête qu'elle est une discipline plurielle, évolutive. Freud n'est pas cité dans *La silhouette de l'humain* et le mot « psychanalyse » n'apparaît qu'une fois en note, où vous évoquez son éviction du champ de la recherche³³. Mais vous m'avez aimablement communiqué les références d'un article que vous avez écrit pour un ouvrage collectif

³³ D. Andler, *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, 2016, note 13, p. 509.

²⁹ Le 19 juin 2021, par Zoom.

³⁰ J. Goldstein, *Consoler et classifier. L'essor de la psychiatrie française*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, 1997.

³¹ S. Bernfeld, « Sigmund Freud, M.D., 1882–1885 », *The International Journal of Psychoanalysis*, n° 32/3, 1951, p. 204–217, part. p. 209.

³² S. Freud, « Psychanalyse » et « Théorie de la libido » (1922), S. Freud, *Œuvres complètes*, t. XVI, Paris, Puf, 1991, p. 201.

coordonné par Pierre Férida et Daniel Widlöcher, intitulé « L'inconscient et autres oublis. Une note sur l'importation d'idées freudiennes dans les sciences cognitives »³⁴. Vous y concédez que :

« La théorie freudienne et les sciences cognitives partagent l'intuition que les explications de la psychologie scientifique doivent faire appel à une "variable cachée" – l'inconscient ou le non conscient, qui n'est pas pour autant donné comme du cérébral. »³⁵

Mais, pour vous, en tant que naturaliste, la psychanalyse ne peut avoir qu'un intérêt heuristique : poser d'éventuelles questions, montrer d'éventuelles voies à des recherches plus sérieuses, expérimentales (opérationnalisées, reproductibles). Pour vous, il y a une « forte disparité entre l'*animal humain* qui les occupe [les neurosciences cognitives] et l'*homme* auquel pensent aussi bien les sciences humaines traditionnelles que la psychanalyse ou le sens commun »³⁶.

Ce qui fait césure, si je vous suis, c'est justement le refus de la prise en compte de l'être au monde langagier par les sciences cognitives (et on pourrait ajouter les neurosciences), en tout cas si l'on se situe dans une perspective scientifique. Vous écrivez : « le langage (au sens habituel) ne joue pas de rôle dans [l]e dispositif [scientifique] »³⁷. Vous reconnaissez cependant, un peu plus loin, que « les sciences cognitives [...] rendent mal compte de dimensions apparemment essentielles de la vie psychique »³⁸ – sous-entendu, par exemple, ce rapport intime de chacun au langage.

Et en effet, on pourrait dire, comme l'a par exemple montré Nagel dans un article célèbre, que « l'effet que ça fait » (subjectivement) d'être le siège de tels ou tels processus neurocognitifs, en tant que dimension essentielle de la vie psychique (qui en passe en partie par le langage), n'est pas pris en compte par les sciences naturalistes, lesquelles ne se donnent pas pour but l'objectivation des expériences subjectives.

Il y a subjectivité, ce me semble, quand il y a des pensées qui ne sont pas de simples cognitions objectivables (des items mesurables au décours de tests reproductibles) mais des cognitions vécues dotées d'une référence à soi nécessitant le langage et ayant du « sens », comme lorsqu'on raconte « je me souviens que ce jour là, elle m'a adressé un énigmatique regard, avant de s'éloigner dans la forêt ». L'effet que ça fait que d'être le lieu d'adresse d'un tel regard « énigmatique », et de voir la personne qui nous a regardé ainsi s'éloigner de nous ensuite, est proprement une *expérience subjective*, teintée d'ambivalence et de pensées et affects associés. Un martien qui aurait objectivement accès aux « comportements » décrits ici, puis aux mécanismes neurocognitifs associés, ne pourrait rien savoir de cet « effet que ça fait ».

Cet « effet » subjectif ne peut qu'être recueilli par une autre subjectivité, en partie familière de ce genre d'« effet », et qui doit en plus se décentrer d'elle-même pour objectiver l'effet chez l'autre (et non pas inférer l'effet chez l'autre à partir de l'effet que le récit lui a fait). Comme le rappelle Nagel, l'essence du monde dit « intérieur » est d'être un point de vue (celui-là même qu'il s'agit d'objectiver, en se décentrant de son propre point de vue), là où les mécanismes cérébraux permettant cette « intériorité » (vécue) sont susceptibles – en tant que mécanismes matériels – de différents points de vue mais ne sont en aucun cas des points de vue en eux-

mêmes. Quant aux cognitions, en tant qu'objectivées par des expérimentateurs à partir de précatégorisations, elles ne sont pas non plus de tels points de vue. Un point de vue ne peut que se donner en nom propre, en conditions naturelles, et se recueillir – voire s'objectiver – *ex post*.

Nous y revenons : si l'« effet que ça fait » est une propriété essentielle de l'expérience humaine, c'est-à-dire qu'elle la fait être ce qu'elle est, peut-on considérer qu'on a suffisamment objectivé l'expérience humaine en mettant cet « effet » de côté ? Dit autrement avec Nagel :

« Cela a-t-il un sens de demander ce que mes expériences sont en réalité (*are really like*), par opposition à la manière dont elles m'apparaissent ? »³⁹

Canguilhem, dans *Le concept et la vie*, distingue deux versants ontologiques de ce que « vivre » veut dire :

« Par vie, on peut entendre le participe présent ou le participe passé du verbe vivre, le vivant et le vécu »⁴⁰

En ce sens, les neurosciences cognitives objectivent des mécanismes propres au vivant, au moyen de descriptions « plates » (au sens rylien). Si l'on poursuit le questionnement, comment s'orienter dans l'univers « épais » (vécu) de la situation thérapeutique sans une science psychologique humaine (i.e. la psychologie clinique ou la psychanalyse, par exemple) attentive à un ensemble de signes (notamment de langage) délaissés par l'approche naturaliste ?

Il me semble qu'il n'y a qu'une possibilité de ne pas défendre ces sciences psychologiques humaines dans le champ du soin : en déclarant inessentielle la vie psychique subjective (ainsi que le « sens » associé), et ineffective sa prise en compte dans une perspective thérapeutique. Est-ce votre position en creux lorsque vous évoquez, à propos des aspects subjectifs de la psyché les « dimensions apparemment essentielles de la vie psychique »⁴¹. En quoi pensez-vous que la dimension subjective (et signifiante) de la vie psychique peut être dite « apparemment essentielle » pour comprendre la vie psychologique – donc être considérée (si l'on pousse un peu votre propos au-delà de ce qu'il veut peut-être dire) comme inessentielle ?

D. A. : Votre référence à Nagel me fait autant plaisir que la référence à Neurath : Nagel est probablement le philosophe analytique contemporain dont je me sens le plus proche. Vous développez, sans employer les termes, l'opposition que j'évoquais plus haut, en vous reprochant à tort, je m'en aperçois maintenant, de l'ignorer, entre le point de vue subjectif, « en première personne » et le point de vue objectif, « en troisième personne » auquel s'en tient nécessairement l'approche naturaliste. Cette opposition est mise en scène de manière mémorable dans l'article que vous citez, mais pour moi les livres-clés sont *The View from Nowhere* (New York/Oxford, Oxford University Press, 1986) et plus encore *The Last Word* (New York/Oxford, Oxford University Press, 1997). C'est de là que je tiens le thème du « dernier mot » (ou plutôt sa thématisation, car je le porte en moi, sous une forme inchoative, depuis ma première jeunesse), et le meilleur antidote argumenté contre l'esprit de système, la croyance en la possibilité d'une compréhension du monde sans plis, sans trous et surtout sans conflit. Cependant, la conception nagelienne de la conscience et des *qualia* (la partie dite qualitative de la conscience, celle qui

³⁴ D. Andler, « L'inconscient et autres oublis. Une note sur l'importation d'idées freudiennes dans les sciences cognitives », dans *Actualité des modèles freudiens*, P. Férida et D. Widlöcher (dir), Paris, PUF, 1995, p. 75-89.

³⁵ Ibid., p. 89.

³⁶ Ibid., p. 79.

³⁷ Ibid., p. 81.

³⁸ Ibid., p. 89.

³⁹ T. Nagel, « Quel effet cela fait, d'être une chauve-souris ? », dans *Questions mortelles*, PUF, 1983, p. 193-209, cit. p. 208.

⁴⁰ G. Canguilhem, « Le concept et la vie », dans *Revue Philosophique de Louvain*, 1966, n° 82, p. 193-223, cit. p. 193

⁴¹ Ibid., p. 89.

« capte » le « ce que ça fait ») est loin de faire l'unanimité : certains philosophes estiment qu'elle repose sur une forme subtile d'illusion. Je n'exclus pas pour ma part, mais ce n'est pas le lieu de m'aventurer en terrain aussi glissant, qu'il y ait quelque chose d'illusoire dans cette perception de la conscience et que pourtant la subjectivité demeure une dimension irréductible du rapport à autrui et à soi-même (je conviens que ce que j'en dis ici n'est pas très clair). C'est ce à quoi je pensais lorsque je disais de la dimension subjective qu'elle est apparemment essentielle, sans suggérer qu'elle serait en quelque sens réellement inessentielle.

Maintenant, pour réagir à votre longue interpellation, je dirais d'abord que si je ne parle pas de psychanalyse dans mon livre, c'est pour deux raisons complémentaires. La première est qu'entre les sciences cognitives et les programmes naturalistes qu'elles déploient, d'une part, et la clinique et la psychanalyse, d'autre part, il n'y a pas pour le moment beaucoup de relations constructives : les deux domaines ont des cibles largement disjointes. Les sciences cognitives s'intéressent à ce que la plupart des humains partagent, alors que la clinique s'intéresse à ce qui les sépare (pour le dire trop vite). La seconde raison est qu'il y a pourtant des points de contact. Parmi les exemples que vous citez, le plus manifeste est peut-être celui de la mémoire : les travaux sur cette extraordinaire faculté – si c'est ainsi qu'il faut parler de la mémoire, ce qui est justement en question – jouent un rôle de plus en plus important dans les sciences cognitives et du coup dans leur dimension neuroscientifique. Il y a là un début de rapprochement. Mais l'aire dans laquelle les deux domaines en viennent aujourd'hui à se rejoindre est celle des affects : longtemps laissées intentionnellement de côté par les sciences cognitives, les émotions et autres manifestations de la cognition « chaude » y occupent une place centrale et se rapprochent de disciplines cliniques, anthropologiques, artistiques au sein des « sciences affectives ».

Bref, il y a des points de contact, et il y a des chercheurs qui les explorent. J'avais, dans des articles ou chapitres anciens, mentionné certains travaux, notamment ceux d'un groupe hongrois qui avait tenté de construire une sorte de modèle de la théorie psychanalytique à partir des matériaux conceptuels des sciences cognitives. Un autre Hongrois, collègue et ami, György Gergely, avait cosigné un gros volume intitulé *Affect Regulation, Mentalization, and the Development of the Self* (New York, Other Press, 2002), un ouvrage passionnant que j'avais un peu étudié, et qui se situait justement à l'orée des deux domaines, sans être au centre ni de l'un ni de l'autre. Malheureusement, je n'ai pas pu poursuivre l'exploration de cet interface, faute de temps et peut-être d'interlocuteurs. À la première occasion je feuilleterai au moins un ouvrage récent tel que *The Unconscious : A bridge between psychoanalysis and cognitive neuroscience*, sous la direction de M. Leuzinger-Bohleber et al. (Londres/New York, Routledge, 2017), et d'autres livres et articles qui existent sûrement. En attendant, il me semble sage de rester coi. Je m'interroge cependant sur le statut de la psychanalyse : il me semble abusif de lui assimiler la psychologie clinique dans son ensemble, d'autant que dans beaucoup de pays et d'institutions elle a disparu, en tout cas sous ce nom. Mais il va de soi, à mes yeux, que les sciences cognitives ne peuvent aujourd'hui contribuer qu'à la marge à la clinique, et que la clinique est indispensable.

G. V. : Mais iriez-vous jusqu'à considérer que l'expression « sciences cliniques » peut avoir un sens ? Là est un des enjeux de ce débat. Encore une fois, c'est vraiment à partir de la pratique que ce genre de questions se pose. Car c'est là qu'on se demande s'il est pertinent de disposer de sciences « cliniques » ou « d'esprit expérimental », pour résoudre les problèmes auxquels on fait face. Du point de vue de la recherche pure, réduire l'« esprit » à des cognitions (soit des unités d'« information » communes à l'espèce humaine) est tout à fait pertinent, bien que limité. C'est un champ

d'investigation comme un autre, qui a le mérite de pouvoir user de la méthode expérimentale ou de méthodes « d'esprit expérimental », donc de générer des résultats reproductibles – supposés valoir *pour tous*, sur la masse des cas d'« esprit ».

Mais une science de la vie psychologique sans subjectivité et sans « sens » ne devient-elle pas périlleuse en situation thérapeutique. L'« explication des phénomènes mentaux comme résultant de causes mécaniques ou physico-chimiques »⁴² (comme vous l'écrivez clairement) semble en effet être de peu de ressources. Ce qui a entre autres été appris sur les chimpanzés, les chats, les rats, les souris, les moutons, les pigeons, les lapins, les dauphins, les corbeaux, les insectes, les gastéropodes, les orangs-outangs, les cétacés, les lémurins, les pieuvres ou les furets ne sert que très indirectement et partiellement face à l'humain en souffrance et ses symptômes, pris dans ses contextes de vie. Voire pas du tout.

Par exemple, face à un patient parlant de son anxiété, que fait-on ? Considère-t-on qu'il est le siège de cognitions générales rééducables (par néo-apprentissage) et que mieux régler le système cognitif en lui – *sans lui en quelque sorte* – transformera finalement son anxiété en sérénité, comme le proposent les thérapies cognitivo-comportementales selon Marion Rouault dans *La cognition. Du neurone à la société* ?

« Ces thérapies [cognitivo-comportementales] ont pour but de traiter les comportements observables sans chercher à déterminer les causes internes, mentales, de ces comportements. En manipulant le conditionnement entre les stimuli et les réponses via un renforcement ou une extinction, ces thérapies se sont montrées efficaces pour réduire des problèmes adaptatifs tels que l'anxiété ou les phobies. En outre, il est important de noter que ce mécanisme d'apprentissage a lieu *de toute façon*, c'est-à-dire *de manière automatique et indépendamment de toute démarche consciente et volontaire* »⁴³

Ou essaie-t-on de comprendre la position subjective du patient, liée à une histoire propre en son « sens » singulier ? Essaie-t-on de l'explorer, de la lui faire clarifier et, ce faisant, d'enclencher des processus de changement dans une direction non connue à l'avance. Après tout, chacun peut se débrouiller de sa subjectivité comme il l'entend si on lui en laisse la liberté. Que cela relève par ailleurs de substrats « naturels » n'est ici pas directement le problème. L'intendance neuronale, de toutes façons, suivra la thérapie par la parole, comme de plus en plus d'études, aujourd'hui, en attestent⁴⁴.

Deux conceptions s'opposent ici :

- des thérapies fondées sur les neurosciences cognitives qui retraduisent les problématiques subjectives en problèmes d'apprentissage opérationnalisables et susceptibles de protocoles standards ;
- des thérapies fondées sur la psychologie clinique humaine (dont la psychanalyse), qui partent des problématiques subjectives singularisées et les explorent librement, en permettent la co-analyse, y engendrant des processus de changement uniques, ne valant qu'au cas par cas.

Dans la première conception du soin, les problèmes et les traitements étant opérationnalisés, l'intelligence artificielle y

⁴² La cognition. Du neurone à la société, dir. T. Collins, D. Andler et C. Tallon-Baudry, Paris, Gallimard, 2018, p. 23.

⁴³ Ibid., p. 404.

⁴⁴ Pour une revue de la littérature, voir A. Abbass, S. Nowowieski, D. Bernier, R. Tarzwell, M. Beutel, « Review of psychodynamic psychotherapy neuroimaging studies », *Psychotherapy and Psychosomatics*, vol. 83, 2014, p. 142-147.

prend de plus en plus de place (cf. autodiagnostic, auto-traitement en ligne, robots thérapeutes). Dans l'autre cas, il s'agit pour les thérapeutes d'acquiescer une sémiologie fine, des compétences généralistes et transverses, de la souplesse psychique, du tact, des capacités d'improvisation – bref des outils « humains » et souples. Et les patients se soignent progressivement dans et par des rencontres intersubjectives à nulles autres pareilles.

Pensez-vous qu'un jour on pourra soigner exclusivement « de manière automatique et indépendamment de toute démarche consciente et volontaire »⁴⁵, ou que cette perspective thérapeutique, par ailleurs partiellement efficace dans certains cas, ne peut prétendre soigner tous les cas de souffrance et symptômes humains ?

D. A. : J'ai peu à dire sur cette question, à laquelle je ne pense pas que pouvions apporter une réponse ferme dans l'état très insuffisant de nos connaissances. Il me semble que deux ordres de causalité se mêlent : pensons à l'activité onirique, ou aux épisodes mentaux induits par différentes drogues. Dans ces cas, il y a une causalité neurochimique : les terreurs d'un « bad trip » sous LSD disparaissent quand la substance est éliminée ; l'irrésistible attirance pour une personne que nous éprouvons en état d'ivresse ou sous l'effet de la marijuana, disparaît de même ; le cauchemar, mettant en scène notre panique à l'idée de perdre un enfant ou de nous présenter nus devant nos étudiants ou sans savoir ce que nous devons leur enseigner, se dissipe au réveil. Mais on peut aussi vouloir chercher le sens : ces affects, ces représentations viennent de « quelque part », un quelque part qui peut intervenir dans une chaîne causale complexe, indirecte, aboutissant à une souffrance.

Cela étant, s'il est bien évident, encore une fois, que les interventions « mécaniques » dont parle Marion Rouault sont loin de résoudre toutes les situations pathologiques – et qu'on n'a pas de raison de croire que ces interventions, telles qu'elles existent aujourd'hui, pourront un jour les résoudre –, il est impossible de renoncer à poursuivre dans cette voie. Tant qu'on n'aura pas déchiffré le mode d'action du traitement pharmaco-chimique de la schizophrénie, on ne peut exclure qu'en pratique un jour viendra où on pourra se contenter d'interventions « mécaniques ».

G. V. : Certes, le cerveau peut avoir des effets directs sur un certain nombre de phénomènes. Mais toute la question est de savoir sur quelles classes de phénomènes et jusqu'où. Je doute fort, par exemple, qu'une fois l'ivresse passée, l'« irrésistible attirance pour une personne » (que vous évoquez) cesse soudain, faute de molécules d'alcool dans le sang. Ce serait faire peu de cas d'une continuité psychique ayant ses substrats somatiques à des niveaux si complexes qu'ils nous sont encore quasi entièrement inaccessibles, de fait. Mais poursuivons donc cette réflexion sur le naturalisme en son versant possiblement dogmatique/réductionniste, dont j'entends bien que vous le cautionnez pas, mais à propos duquel il m'intéresse d'avoir votre avis. Si jusqu'ici, on ne trouvait assumé le point de vue éliminativiste (récusant les SHS) qu'aux États-Unis, comme chez John Tooby/Leda Cosmides⁴⁶ ou Steven Pinker⁴⁷, ce refus de la légitimité complémentaire du niveau « psychique » d'analyse en psychologie commence à être soutenu en France. Le « point barre » du psychologue François Osiurak très récemment adressé à ses étudiants est en ce sens significatif, selon moi :

« [S]i vous interrogez un étudiant sur une définition possible de la psychologie, il est fort probable qu'il évoque l'idée que la

psychologie est l'étude des mécanismes psychiques. C'est à cet instant précis qu'il faut être *intraitable* pour que l'étudiant ne reproduise pas la confusion inhérente au terme. *La psychologie est l'étude du comportement point barre*. Le comportement est la seule donnée tangible que nous ayons à étudier, qu'il s'agisse d'un geste ou d'un mot produit par autrui. *Nous n'accédons pas aux pensées d'autrui* »⁴⁸

Que pensez-vous d'une telle prise de position ? Elle est de plus en plus partagée dans le champ académique, même si de nombreux autres psychologues relèvent là un interdit de pensée plus qu'une position de scepticisme scientifique.

D. A. : Tout dépend du contexte dans lequel se place la sentence en question. L'auteur ne dit pas qu'il n'existe pas autre chose que le comportement – d'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, à moins de l'assimiler au mouvement – ce qui conduit à une impasse – le comportement est une manifestation d'autre chose. Qu'il y ait en France une certaine lassitude après des décennies d'enlèvement dans les discours diffus et non opposables de la psychanalyse (ou d'une certaine psychanalyse – vous ne semblez pas juger nécessaire de distinguer différentes manières de la concevoir, mais vous avez peut-être raison), cela ne semble pas scandaleux et ne fait que suivre non pas la mode américaine, mais une tendance mondiale. Cela n'implique pas de se ranger aux conceptions de Tooby et Cosmides ou de Pinker, ce qui n'est d'ailleurs pas mon cas (ces auteurs sont également critiqués par des naturalistes purs et durs). Pour ma part, je me satisfais de l'idée qu'il y a plusieurs demeures dans la maison « psychologie », et que dans certaines on progresse sans s'appuyer sur ce que vous appelez le niveau psychique.

G. V. : Venons-en justement à l'actualité. Le DSM a été une tentative, à partir des années 1980, de réduire le psychologique aux comportements (intégrant les comportements « cognitifs »). Il est aujourd'hui fortement remis en cause, d'un point de vue naturaliste. Non parce qu'il serait trop objectivant, mais parce qu'il ne le serait pas assez – sa nosographie apparaissant comme sujette à trop de variations historiques.

Le programme de recherche « RDoC » a pris le relais – aujourd'hui promu par le *National Institute of Mental Health* (NIMH). Son ambition est de déterminer avec précision les marqueurs somatiques de chaque trouble mental⁴⁹. C'est évidemment un excitant projet, car on y pose des questions nouvelles qui amèneront aussi de nouvelles réponses (notamment par la redéfinition escomptée de certains diagnostics), mais une même question se repose : la santé mentale peut-elle être réduite à son versant naturaliste « somatique » ?

Il suffit de travailler en psychiatrie comme psychologue clinicien pour recevoir quotidiennement la plainte des patients qui dénoncent chez leur psychiatres une non écoute, une réduction de leurs troubles à des problèmes chimiques ou neurocognitifs, une surmédication, etc., là où une psychothérapie orientée par la psychanalyse permet une recontextualisation bio-psycho-sociale des troubles, des effets d'*insight* précieux, une recréation de liens interpsychiques, un réinvestissement du langage (et de son histoire propre) par où chacun se sent être ce qu'il est – avec, pour une grande série de cas, un apaisement de l'angoisse (sans effets secondaires) et une diminution de certains symptômes.

Ne doit-on pas continuer de chercher et de transmettre d'autres outils, les plus rigoureux possibles, pour accueillir la souffrance, la traiter, et prévenir les rechutes, au niveau du simple échange de paroles ?

⁴⁵ La cognition. Du neurone à la société, dir. T. Collins, D. Andler et C. Tallon-Baudry, Paris, Gallimard, 2018, p. 404.

⁴⁶ John Tooby et Leda Cosmides, « Conceptual foundations of evolutionary psychology », dans *The Handbook of Evolutionary Psychology*, dir. D.M. Buss, Wiley, 2005, p. 5–67, part. 6–7.

⁴⁷ S. Pinker, *The Blank Slate*, Londres, Penguin, 2003 ; trad. fr. *Comprendre la nature humaine*, Paris, Odile Jacob, 2008.

⁴⁸ F. Osiurak, *L'instinct de l'outil*, Londres, ISTE éditions, 2019, p. 10

⁴⁹ S. Demazeux et S. Pidoux, « Le projet RDoC », in *Médecine/sciences*, vol. 31/8–9, 2015, p. 792–796.

D. A. : Il serait incohérent de ma part de préconiser une fermeture des services psychiatriques pratiquant d'autres démarches que celles inspirées directement par les neurosciences cognitives. Incohérent parce que si je préconise le développement sans entrave des programmes naturalistes, ce n'est pas parce que je crois à la pure et simple justesse de leurs présupposés, mais parce qu'ils me semblent féconds et ne pas reposer sur de pures et simples aberrations⁵⁰. Pour ce qui est des méthodes d'accueil de la souffrance, par parité, je ne peux que les encourager (elles n'ont d'ailleurs pas besoin de mon feu vert !). La symétrie n'est pas complète : il y a beaucoup à faire (me semble-t-il) pour clarifier les fondements théoriques de ces méthodes, et, comme vous le suggérez vous-même pour rassembler et systématiser les éléments de preuve de l'efficacité : que pensent les patients des bienfaits de la « recontextualisation bio-psycho-sociale des troubles », et qu'en pensent les médecins et les épidémiologues dans le long terme ? Je pose ces questions non pour jeter le doute mais pour encourager les pratiquants et défenseurs de ces méthodes parfaitement respectables dans leurs attendus à apporter un maximum de preuves de leur efficacité. Ah, je vois plus loin que vous avez consacré un livre entier à cette tâche – je le lirai avec beaucoup d'intérêt.

G. V. : On peut peut-être ici revenir à Freud. À la fin du XIX^e siècle, au moment de l'essor de la psychologie expérimentale allemande (qui nourrira quelques décennies plus tard la psychologie behavioriste américaine), et à l'époque où Meynert (psychiatre naturaliste le plus influent de son temps) affirme que « toute maladie mentale est une maladie du cerveau », l'inventeur de la psychanalyse – neurologue de formation –, propose une approche psychologique clinique, centrée sur la vie psychique telle qu'on peut y inférer des régularités et des prédictions à partir de la seule « attention » empirique (observation, écoute). Il développe alors un modèle étiologique des troubles psychologiques non neuro-centré, prenant pour focus une « vie psychique » inférée à partir de ses manifestations objectivables (et notamment la parole adressée), car c'est dans cette direction clinico-épistémique qu'il croit pouvoir trouver les meilleurs leviers opératoires du soin.

Ce modèle étiologique inclue quatre facteurs causaux cliniquement repérables dans la situation d'interlocution (avec le concours éventuel de collègues somaticiens) :

- les causes *constitutionnelles* (somatiques, neurologiques) ;
- les causes psychiques *spécifiques* (type d'organisation interne de la vie psychique – à diagnostiquer de façon autonome) ;
- les causes *adjuvantes* (conditions et événements de vie – à prendre en compte) ;
- les causes *déclenchantes* (conditions et événements de vie, en tant qu'ils viennent déstabiliser voire détruire l'équilibre psychique – à repérer le plus précisément possible, car déterminants pour la thérapie).

Si l'on résume, la psychanalyse freudienne produit un modèle typologique de l'esprit humain destiné à se repérer (cliniquement) pour opérer. Il fait place à la psychologie du sens commun, mais pour y produire une rupture épistémologique à l'aide de plus rigoureux concepts descriptifs/explicatifs/prédictifs de la vie psychique – bien qu'à un niveau non naturaliste.

Depuis le fameux texte de Paul Churchland en 1981 sur le « matérialisme éliminatif »⁵¹, l'idée qu'une rupture épistémolo-

⁵⁰ J'insiste fortement, dans le chapitre I de la Silhouette de l'humain, sur la distinction que je fais entre un naturalisme doctrinal et le naturalisme méthodologique que je préconise, et dont je renforce la différence avec le naturalisme doctrinal dans le cinquième et dernier chapitre, qui argumente en faveur d'un naturalisme « critique ».

⁵¹ P. M. Churchland, « Eliminative materialism and the propositional attitudes », dans *The Journal of Philosophy*, vol. 78/2, 1981, p. 67–90.

gique puisse être scientifiquement faite à partir de la psychologie du sens commun (*folk psychology*) est récusée par certains. L'approche strictement naturaliste ne pourrait pas avoir de rivale en psychologie.

Que pensez-vous de cette position ? Plus précisément, pensez-vous que les concepts produits par la psychanalyse (à leur niveau de description de la réalité) aient une pertinence scientifique (dans le champ des sciences humaines cliniques) et une légitimité thérapeutique (en rappelant ici que leur efficacité clinique a depuis vingt ans été testée égale à celle obtenue par les pratiques s'appuyant sur des concepts naturalistes de l'esprit⁵²) ?

D. A. : Là où vous faites une distinction, j'en fais deux. Première distinction (la vôtre) : une psychologie freudienne non naturaliste, avec des retombées cliniques, et enracinée dans la psychologie de sens commun (raffinée par « rupture épistémologique ») versus une psychologie churchlandienne, cognitiviste et éliminativiste (coupant les ponts complètement avec la *folk psychology*), et accessoirement sans retombées cliniques. Mes deux distinctions : (1) une psychologie freudienne non naturaliste, avec retombées cliniques versus une psychologie (ou science cognitive) naturaliste, sans retombées cliniques directes ; (2) une psychologie churchlandienne éliminant la *folk psychology* (voire la psychologie tout court), au profit des neurosciences versus une psychologie scientifique « cognitiviste » purifiant et étendant la *folk psychology* – soit, pour les initiés, Churchland et Changeux contre Fodor. On peut donc être naturaliste, comme Fodor et beaucoup d'autres philosophes de l'esprit, sans être éliminativiste.

Quant au modèle freudien, en quatre couches, que vous décrivez, il est compatible avec les efforts faits par certains chercheurs (je mentionnais plus haut une tradition hongroise) pour le reconstruire sur des bases naturalistes. Pour bien situer le Freud de l'époque, il faut s'entendre sur ce qui pouvait passer à son époque comme un naturalisme bien compris. Il me semble qu'il aurait accepté l'étiquette, mais cela nous entraînerait trop loin (et trop loin de mes souvenirs de Freud, dont je rappelle qu'il était, pour les étudiants de ma génération, absolument incontournable). En revanche, je m'aventurerais à suggérer que ce sont certains successeurs de Freud qui ont pris un tournant antinaturaliste radical, et creusé par là le fossé qui sépare encore la psychanalyse des sciences cognitives et d'une partie de la clinique.

G. V. : De mon côté, je parlerais plutôt d'anti-scientifisme pour qualifier certains de ces successeurs de Freud (car il me semble qu'on peut être scientifique et non-naturaliste). Mais quel que soit le mot utilisé, je suis d'accord avec vous pour pointer les conséquences néfastes d'une telle attitude « anti », trop partagée parmi trop de psychanalystes. On peut prôner des différences sans être « anti ». Et pour faire droit à ces différences, maintenant, je crois qu'on peut s'appuyer sur le repérage des limites intrinsèques à l'entreprise de « naturalisation » de l'humain. On pourrait peut-être reformuler les choses ainsi : y a-t-il un point de butée « humain » (subjectif, intersubjectif, langagier) aux sciences naturalistes de l'humain, ou ne s'agit-il, pour reprendre une distinction kantienne, que de « bornes » (repoussables) et non de « limites » (structurelles).

Durkheim, à la même époque que Freud, dans *La division du travail social*, situait ainsi le point de butée relativement au niveau épistémique légitime pour comprendre l'humain en groupe :

« L'animal est placé presque exclusivement sous la dépendance du milieu physique ; sa constitution biologique prédétermine son existence. L'homme, au contraire, dépend de causes sociales. Sans doute, l'animal forme aussi des sociétés ; mais, comme elles sont très restreintes, la vie collective y est très

⁵² G. Visentini, *L'efficacité de la psychanalyse. Un siècle de controverses*, Paris, PUF, 2021.

simple ; elle y est en même temps stationnaire parce que l'équilibre de si petites sociétés est nécessairement stable. [...] Elle fonctionne grâce à un système d'instincts, de réflexes qui ne sont pas essentiellement distincts de ceux qui assurent le fonctionnement de la vie organique. Ils présentent, il est vrai, cette particularité qu'ils adaptent l'individu au milieu social et non au milieu physique, qu'ils ont pour causes des événements de la vie commune ; cependant, ils ne sont pas d'une autre nature que ceux qui déterminent dans certains cas, sans éducation préalable, les mouvements nécessaires au vol et à la marche. Il en est tout autrement chez l'homme, parce que les sociétés qu'ils forment sont beaucoup plus vastes ; même les plus petites que l'on connaisse dépassent en étendue la plupart des sociétés animales. Étant plus complexes, elles sont aussi plus changeantes, et ces deux causes réunies font que la vie sociale dans l'humanité ne se fige pas sous une forme biologique. Là même où elle est le plus simple, elle garde sa spécificité. Il y a toujours des croyances et des pratiques qui sont communes aux hommes sans être inscrites dans leurs tissus. Mais ce caractère s'accuse davantage à mesure que la matière et que la densité sociale s'accroissent. Plus il y a d'associés et plus ils réagissent les uns sur les autres, plus aussi le produit de ces réactions déborde l'organisme. L'homme se trouve ainsi placé sous l'empire de causes *sui generis* dont la part relative dans la constitution de la nature humaine devient toujours plus considérable »⁵³

Que vous inspire cet extrait d'un texte de Durkheim publié en 1893, qui pose que dans les sociétés humaines des phénomènes ont lieu dont la cause n'est pas tout entièrement pensable « dans les tissus » (bien que ceux-ci y concourent entièrement à leur niveau) ?

D. A. : J'en pense un peu de bien et beaucoup de mal. La « bonne » partie est parfaitement évidente : on ne peut tout expliquer des phénomènes humains au niveau des « tissus », par plus qu'on explique le fait qu'un canapé ne passe pas par un escalier étroit par les équations de Schrödinger. La « mauvaise » partie est l'idée d'une butée, et celle d'une non-congruence absolue entre le social et le biologique. Durkheim ne pouvait pas appréhender toute la puissance des concepts de la biologie contemporaine, en particulier les ressources du point de vue évolutionnaire (même si le darwinisme social était déjà très présent dans le paysage scientifique). Toujours est-il qu'à la lumière de ce que nous savons des mécanismes biologiques à l'œuvre dans la constitution et la transformation des sociétés, et de ce qui semble mûr en matière de synthèse « biosociale », ce passage de Durkheim (penseur que j'admire) fait figure d'obstacle, dont je voudrais qu'il ne gêne pas l'accès des jeunes chercheurs d'aujourd'hui à un champ passionnant (je n'ai pas dit : à l'explication ultime du social, vous l'aurez compris).

G. V. : Au-delà des « tissus » (dimension ontologique), il me semble que le raisonnement de Durkheim concerne les modalités d'explication du comportement humain (dimensions épistémologique et méthodologique). Peut-on expliquer sans en passer par le terrain singulier des interactions contextuelles nos comportements sociaux façonnés dans ces interactions contextuelles (et non pré-régulés par avance dans des modules biosociaux) ? Cela nous amène à préciser le débat : tout ce que les SHS ont pu produire comme connaissances sur l'humain – dans ses singularités, sa pluralité –, est-il possiblement réductible à ce que les neurosciences cognitives disent de lui *nomologiquement* (mécanismes communs – réellement observables ou statistiquement établisables) ?

Quand on rentre dans le détail du fonctionnement cérébral, on découvre qu'il y a certes une part d'inné (qui fonctionne *pour tous* à peu près pareillement – comme les grandes fonctions métaboliques, motrices ou perceptives par exemples). Mais il existe aussi une grande part de mécanismes acquis (tributaires de la plasticité cérébrale, de la neurogenèse).

Dans *À chacun son cerveau. Plasticité neuronale et inconscient*, François Ansermet et Pierre Magistretti résumant cet état de fait d'un trait :

« Les lois universelles définies par la neurobiologie aboutissent ainsi inévitablement à produire de l'unique. [...] comme si, au bout du compte, l'individu se révélait génétiquement déterminé pour ne pas être [entièrement] génétiquement déterminé »⁵⁴.

Dit autrement, l'architecture (naturelle) de l'esprit ne permet pas de prédire l'expression phénoménale singulière de l'esprit – tant introspective qu'au cœur des interactions. Celle-ci dépend de l'histoire de vie (interactions et événements de vie passés) et des paramètres non paramétrables des différents contextes (actuels) de vie.

Tout n'étant pas de fait opérationnalisé (par exemple, le fait de tomber amoureux), il semble difficile de postuler que tout est de droit opérationnalisable. Ce dont prennent actes les SHS qui recueillent et objectivent ces expressions phénoménales uniques de l'esprit – au niveau individuel et collectif, historique et culturel – dans leur immense *variété*. À côté des études au laboratoire des différentes mémoires « naturelles » (sémantique, de travail, procédurale, etc.), l'étude par Frances Yates des moyens mnémotechniques de l'Antiquité à la Renaissance (soit des *mémoires culturelles vécues*), dans *L'art de la mémoire*, semble avoir toute sa place dans le projet universel des sciences, même s'il s'agit de « mémoires » n'étant pas scientifiquement construites aux mêmes niveaux de réalité.

Faire science (humaine) de l'esprit semble impliquer de se doter d'outils de recueil objectif de ces expressions phénoménales plurielles et mouvantes – à la fois toujours uniques et toujours typologisables. En somme, la réalité *naturelle* du cas *au singulier* n'exige-t-elle pas épistémiquement ce que Philippe Lacour a pu nommer une « raison au singulier »⁵⁵ – raison éminemment développée par les SHS –, laquelle sait aussi monter en généralité à partir de série de cas ?

D. A. : Tout à fait d'accord. Cela rejoint ma conception pluraliste (qui n'a rien d'original), tout particulièrement en matière de sciences humaines et d'humanités. Deux brèves remarques à ce sujet. D'une part, l'opérationnalisation non seulement n'est pas toujours possible, je dirais qu'elle l'est rarement et qu'elle ne l'est en général qu'imparfaitement, c'est toute la beauté de l'entreprise (à vaincre sans péril on triomphe sans gloire). D'autre part, il ne faut pas s'interdire d'explorer les chaînes causales mixtes, comme celles dont parlait Neurath : feux de forêts, chute des feuilles d'automne dans les parcs de Vienne, etc. Les phénomènes que vous évoquez sont de ceux-là : encore une fois, pas de « butée », pas de frontières étanches : parfois, en effet, des filtres, mais jamais parfaits.

G. V. : Il est d'ailleurs frappant de voir que la singularité de l'humain résiste, au sens où elle trouve toujours à se re-dire y compris en usant du lexique naturaliste, via une narrativité toujours unique soutenue, en nom propre. C'est ainsi que j'entends

⁵⁴ F. Ansermet et P. Magistretti, *À chacun son cerveau. Plasticité neuronale et inconscient*, Paris, Odile Jacob, 2011, p. 20–22.

⁵⁵ P. Lacour, *La raison au singulier. Réflexions sur l'épistémologie de Jean-Claude Passeron*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2020.

⁵³ E. Durkheim, *La division du travail social*, Paris, Puf, 1893, chap. V, section 3. Je remercie Valentina Grossi de m'avoir fait découvrir ce texte.

la remarque d'Alain Ehrenberg dans « Se définir par son cerveau. La biologie de l'esprit comme forme de vie » (2105) :

« [D]e même que la psychanalyse a eu ses patients paradigmatiques, comme Dora, pour l'hystérie, ou Ernst Lanzer, l'homme aux rats, pour la névrose obsessionnelle, [...] les neurosciences ont leurs cerveaux paradigmatiques. »⁵⁶

Ce qu'il s'agit de voir ici, c'est que ces « cerveaux » contemporains (paradigmatiques des neurosciences cognitives) ne sont pas seulement des objets « naturels ». Ils sont narrés, subjectivement, singulièrement, comme l'étaient les vies psychiques du XIX^e siècle. Et ces narrations peuvent être recueillies et objectivées, à des fins de recherche. En d'autres termes, le naturalisme n'éradique pas de la nature les phénomènes contre lesquels il se construit – soit les phénomènes subjectifs.

Temple Grandin, atteinte du syndrome d'Asperger, fait figure d'exemple paradigmatique ici. Dans *The Autistic Brain. Thinking across the spectrum*, en 2103 (traduit en français par *Dans le cerveau des autistes*), elle produit un récit « de l'intérieur » de l'autisme, en collaboration avec Richard Panek. Elle y détaille « l'effet que ça fait » d'être autiste, en mêlant ses propres ressentis à des connaissances acquises grâce à son intérêt pour les neurosciences cognitives. Le personnage principal est son cerveau, mais celui-ci a besoin de ses mots à elle pour « se dire », ce qui l'oblige à être un guide « humain » de sa propre nature « naturelle » :

« Dans ce livre, je serai votre guide pour un tour du cerveau autiste. Je suis dans la position unique de parler à la fois de mes expériences avec l'autisme et de la perspicacité que j'ai gagnée par le fait d'avoir entrepris de nombreux scanners du cerveau, et toujours avec la dernière technologie en date. À la fin des années 1980, peu après que l'IRM devienne disponible, j'ai sauté sur l'occasion de faire mon premier « voyage au centre de mon cerveau ». Les machines d'IRM étaient rares à cette époque, et voir l'anatomie détaillée de mon cerveau était impressionnant. Depuis lors, chaque fois qu'une nouvelle méthode d'imagerie devenait disponible, j'étais la première à l'essayer »⁵⁷

Même si aujourd'hui il est de plus en plus admis que les causes premières de tout état mental relèvent bien d'états du cerveau corrélés à des cognitions, il est également admis que de se contenter d'une description naturaliste de ces états ne peut suffire à rendre compte des phénomènes de l'esprit. Un cerveau ne parle pas. Seule une subjectivité parle (entre autres, à l'aide son cerveau). Comment pensez-vous ce paradoxe de la dépendance des sciences naturelles à ce qu'elles excluent épistémiquement (la subjectivité, le langage) ?

D. A. : Je ne vois pas de paradoxe. D'une part, je redis que je ne pense pas que l'approche naturaliste de l'humain se borne à une réduction à la constitution et au fonctionnement du cerveau. D'autre part, de manière générale, je conviens sans difficulté que les objets étudiés par la science ne sont pas des données brutes, même si je ne les vois pas comme de pures « constructions sociales »⁵⁸. C'est le cas d'objets inertes comme d'objets à contenu humain. Et enfin, encore une fois les sciences de la nature

⁵⁶ A. Ehrenberg, « Se définir par son cerveau. La biologie de l'esprit comme forme de vie », dans *Esprit*, 2015/1, p. 68–81, cit. p. 73.

⁵⁷ T. Grandin, *Dans le cerveau des autistes*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 7.

⁵⁸ Ici je suis influencé par Ian Hacking : voir son *The social construction of what? Cambridge (MA), Harvard University Press, 1999 ; trad. fr. Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?*, Paris: La Découverte, 2008. Sur les rapports entre mon naturalisme critique, voir mon « *Is social constructivism soluble in critical naturalism?* », dans M.C. Galavotti, D. Dieks, W.J. Gonzalez, S. Hartman, T. Uebel, et M. Weber (dir.), *New directions in the philosophy of science*, Dordrecht, Springer, 2014, p. 279–295.

n'excluent pas épistémiquement la subjectivité, le langage, etc. : elles cherchent à les « naturaliser ». Il n'y a pas paradoxe, mais cercle ou plutôt hélice. Cela étant, je récusé l'idée d'un compte rendu exhaustif de quoi que ce soit (sinon peut-être de certains domaines artificiels ou créations formelles).

G. V. : Pour finir, de mon côté, je me situe clairement du côté des « neurosceptiques » modérés, tels que définis par Denis Forest dans son ouvrage éponyme⁵⁹. Il ne s'agit pas là de neuronihilisme, mais du constat que les neurosciences cognitives – sans parler de toutes leurs limites et fragilités internes, largement reconnues par les neuroscientifiques eux-mêmes⁶⁰ – ne nous permettent de nous poser qu'une partie des questions scientifiques, pas toutes.

Il est absolument fascinant d'avoir découvert :

- que notre système nerveux est fait de 172 milliards de cellules spécifiques (neurones et cellules gliales) ;
- que « les neurones sont connectés entre eux par 10¹⁵ synapses au moyen de 160 000 km de fibres rapides, les axones myélinisés »⁶¹ (ce qui représente quatre fois le tour de la Terre) ;
- que le cerveau « générerait en 30 secondes plus d'information que le télescope spatial Hubble n'en a produit au cours de toutes ses missions »⁶² ;
- qu'il consomme 4 grammes de glucose par heure, soit 25 % de l'énergie disponible pour l'organisme entier alors qu'il ne représente que 2 % de la masse ;
- qu'il est constitué de 180 aires ;
- qu'il y a des neurones bipolaires ou multipolaires, excitateurs ou inhibiteur, « grand-mère » ou fonctionnant de façon distribuée ;
- que les règles de connectivités dépendent de l'expérience de chacun ;
- que le cerveau croît jusqu'à 20–30 ans ;
- qu'après 30 ans, encore 1400 neurones naissent par jour (contrairement à ce qu'on croyait dans les années 1990) ;
- que les transmissions cérébrales sont d'ordre électrique (oui/non) ou chimiques (permettant des modulations fines) ;
- qu'on compte une centaine de neurotransmetteurs différents et qu'on en découvre chaque année.

Il est tout autant intéressant de chercher des corrélations entre ces mécanismes neuraux et ce qu'on peut extraire comme « cognitions » de l'esprit humain, au travers de tâches reproductibles effectuables au laboratoire. Des connaissances progressent sur les distributions d'« information » via les processus neuronaux, selon ce programme de recherche naturaliste.

Dans mon champ d'expérience, elles ont pu par exemple corriger certaines erreurs étiologiques, comme la non-reconnaissance des facteurs génétiques ou neurodéveloppementaux dans certains autismes par la psychanalyse – jusqu'aux années 1990–2000. Nous l'avons déjà évoqué. Cela a poussé les psychologues cliniciens et psychanalystes, à partir de là, à intégrer ces acquis interdisciplinaires et à travailler plus encore sur les vécus sensoriels des sujets autistes, sans remettre en cause l'approche par la « vie psychique » subjective⁶³.

Mais ces connaissances « naturalistes » peuvent-elles prétendre poser tous les problèmes concernant la connaissance scientifique

⁵⁹ F. Forest, *Neuroscepticisme. Les sciences du cerveau sous le scalpel de l'épistémologue*, Paris: Ithaque, 2014.

⁶⁰ Idem.

⁶¹ *La cognition. Du neurone à la société*, dir. T. Collins, D. Andler et C. Tallon-Baudry, Paris: Gallimard, 2018, p. 93.

⁶² *La cognition. Du neurone à la société*, dir. T. Collins, D. Andler et C. Tallon-Baudry, Paris: Gallimard, 2018, p. 93.

⁶³ Voir les travaux de la Coordination internationale entre psychothérapeutes psychanalystes s'occupant de personnes autistes (CIPPA) et plus particulièrement : *analyse(s) et psychanalyse(s)*. Des troubles sensoriels aux stratégies thérapeutiques, Toulouse, Eres, à paraître 2021.

de l'humain ? Plus encore, l'approche scientifique (naturaliste ou humaine) peut-elle prétendre exclure du débat (ce qu'elle fait parfois) les perspectives éthiques, politiques, philosophiques ? La thérapeutique, plus encore, peut-elle être réduite au scientifique ? La subjectivité doit-elle être considérée comme une illusion grammaticale, ou être au contraire l'objet de sciences spécifiques ?

Il me semble que ces questions ont aujourd'hui encore toute leur pertinence et sont loin d'avoir été tranchées par les disciplines descendantes de cette « psychologie des instruments en laiton » (*brass instrument psychology*) raillée par William James en son temps⁶⁴, afin de souligner l'« être situé » de leur construction de savoir. Ces questions récurrentes indiquent que, si les neurosciences cognitives apportent une contribution au savoir, partiellement utile pour certaines applications, elles ne constituent pas à elles seules le tout du savoir ni ne sont les seules connaissances ayant droit à s'appliquer dans le monde humain.

Vous semblez parfois partager ce point de vue modéré et vous l'avez réaffirmé au cours de cet entretien. Mais, au décours de vos textes, certains de vos propos paraissent d'autres fois pencher en sens inverse et affirmer en sous-main que la vérité vraie serait malgré tout du côté des sciences naturalistes et que leur intérêt pratique serait supérieur dans l'absolu :

« [L]es sciences humaines [...] n'ont pas la force persuasive des sciences de la nature : ce qu'un neuroscientifique ou un psychologue du développement peut dire, par exemple [...] de l'altruisme, a de fait sinon de droit une autorité et donc une portée pratique très supérieures à ce que pourraient proposer la sociologie ou l'économie »⁶⁵

Dans ce genre de passage, ce qui n'est plus pensé je crois, c'est l'évidentialisation d'une hiérarchie qui demeure pourtant discutable. De quelle force persuasive parle-t-on ? De quelle portée pratique parle-t-on ?

De celles que recherchent ceux qui veulent façonner les sociétés humaines « d'en haut » comme des objets « naturels », en usant des grands nombres (bureaucraties technocratiques occidentales actuelles, se fondant sur des indicateurs dérivés de certaines sciences expérimentales choisies) ? Ou de celles que recherchent ceux qui pensent que les destins humains sont à définir « par le bas », sans soumission a priori aux idéaux que portent les sciences naturelles, en y faisant référence si nécessaire, mais pas toujours et pas exclusivement.

Pointant cela, je fais allusion au fait que vous semblez accorder aux sciences naturalistes de l'humain le pouvoir de dire le vrai sur le vrai de l'humain et à inciter le politique à s'y subordonner dans l'exercice de son pouvoir, comme pousse à le penser, dans *La silhouette de l'humain*, votre section « Le monde rêvé » (du naturaliste), que j'associe peut-être à tort à la multiplication des *Behavioural Insights Teams* (ou assimilés) que nous évoquions en début d'entretien :

« Le Naturaliste fait un rêve. Il rêve qu'il possède un vaste domaine, peuplé, industriel et prospère, à la tête duquel est placé un Intendant. L'Intendant a pour tâche de maintenir son domaine à l'intérieur de sa zone de viabilité – il doit intervenir pour éviter les désordres et le cas échéant y remédier. Pour cela, il doit être en mesure de déterminer le cours des événements à partir de ses observations, dresser sur cette base un plan d'action puis l'appliquer. Il doit se placer à différentes échelles temporelles et arbitrer entre différentes priorités. Dans ses

fonctions, l'Intendant n'a pas le droit à l'erreur : tout ce qu'il fait doit être optimal, en sorte que son maître, le Naturaliste, n'ait rien à redire et soit toujours en parfait accord avec lui »⁶⁶

Un tel monde – que vous proposez d'appeler « L-monde » (ou système nomologiquement clos) –, par qui est-il rêvé ? Vraisemblablement, par ceux pour qui tout problème humain devrait être ramené à un problème d'intendance, de bonne gestion, et qui pour cela aimeraient que notre monde soit réductible à un ensemble de mécanismes parfaitement opérationnalisables et exploitables – sur le modèle de ce qui a en grande partie eu lieu vis-à-vis des phénomènes naturels.

Mais un tel rêve a-t-il l'évidence que vous semblez lui prêter ? D'autres rêves ne sont-ils pas poursuivis concernant le vivre ensemble (humains/humains, humains/non humains) ? D'autres rêves ne façonnent-ils pas certains aspects de notre propre société occidentale, voire ne fondent-ils pas les soubassements philosophiques d'autres sociétés (cf. les travaux de Philippe Descola) ?

Ici, on sort du problème de l'intérêt des neurosciences cognitives (qui, en lui-même, du point de vue de la connaissance, a toute légitimité) pour entrer dans celui du rapport qu'elles doivent nouer avec le politique et le *socius*. Est-ce le débat démocratique qui doit situer la place de ces sciences naturalistes de l'humain dans nos vies ou ces dernières doivent-elles a priori s'imposer au débat démocratique – donc à nos vies ?

Plus concrètement, doit-on partir du principe que tout problème est un problème de « calcul »⁶⁷ (sur le modèle des « réservations de train, [...] des transactions bancaires, ou des concours administratifs »⁶⁸) ou qu'il existe une large frange de problèmes humains et interhumains qui ne relèvent pas du calcul et, de ce fait, ont besoin d'autres sciences que les sciences naturelles de l'humain, voire d'autres savoirs que les savoirs scientifiques (mythologie, religion, éthique, morale, art, etc.)

Quel est votre position plus précise sur ce point ? Et quelles conséquences théoriques et pratiques en tirez-vous concernant cette « silhouette de l'humain » que vous dénommez si poétiquement ?

D. A. : Ici, je répondrai brièvement en trois points :

1. Je suis comme vous intéressé par le nombre de neurones, la consommation énergétique du cerveau, le répertoire des neurotransmetteurs, etc. Ce sont des éléments d'information, de ces généralités scientifiques qu'Auguste Comte estimait indispensables pour saisir les articulations essentielles de la réalité. Mais je ne peux pas dire qu'ils me fascinent. Ils ne nous fournissent en aucun cas tout ce qui nous est nécessaire pour aborder l'ensemble des phénomènes humains, même les plus simples. J'aurais pu préciser plus tôt le sens que je donne à « silhouette » dans le titre de mon livre : la silhouette est la forme générale, que les sciences naturalistes de l'humain cherchent à décrire ; il reste aux trajectoires individuelles (historiques, anthropologiques, sociales...) de remplir ce contour.

Je le répète, les neurosciences ne sont qu'une partie, pas uniformément importante, des sciences cognitives, et elles ne jouissent d'aucune préséance ni d'autonomie : elles ont besoin de psychologie, y compris développementale, de linguistique, d'anthropologie, de logique, de philosophie... (On peut bien sûr

⁶⁴ D. Andler, *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, 2016, p. 338.

⁶⁷ Vous mettez le calcul au centre du dialogue entre le Naturaliste et l'Intendant : « Il peut arriver que le Naturaliste soit en désaccord sur la conduite à tenir ; dans ce cas, les deux personnages déclarent « Calculemus ! » et ayant vérifié leurs calculs résolvent à coup sûr leur différend » ; cf. D. Andler, *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, 2016, p. 339.

⁶⁸ D. Andler, *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, 2016, p. 339.

⁶⁴ R.B. Evans, « William James, *The Principles of Psychology and experimental psychology* », *The American Journal of Psychology*, vol. 103/4, 1990, p. 433.

⁶⁵ La cognition. Du neurone à la société, dir. T. Collins, D. Andler et C. Tallon-Baudry, Paris, Gallimard, 2018, p. 606.

rebaptiser « neurosciences cognitives » toute cette fédération, mais cela sème la confusion et fait perdre de vue ce qui fait la force et l'originalité du programme de recherche.)

2. Je ne pense pas que les sciences de la nature soient intrinsèquement supérieures aux SHS. D'ailleurs, j'aurais pu mentionner plus tôt que je ne crois pas à une « grande division » entre les deux familles : il y a des membres de l'une et de l'autre qui sont plus proches entre eux que d'autres de la même famille ; il y a des membres à cheval, il y a des membres qui se divisent en deux enfants qui se nichent dans des familles différentes. La phrase que vous citez, en contexte, renvoie à la situation présente : la sociologie, l'anthropologie classique, l'économie nous apportent en général des éclairages diffus, et presque toujours contestés ; les sciences de la nature produisent des faits, certes faillibles, mais généralement assez clairs et souvent à l'abri de contestations furieuses et immédiates. Ce me semble être un fait, qu'on peut en quelque sorte déplorer – personnellement je m'intéresse souvent davantage aux propositions des SHS qu'à celles de telle ou telle science de la nature. Il n'empêche que les secondes pénètrent plus difficilement que les premières dans les esprits – comme le dit à peu près Claudel, le progrès de la vérité dans les âmes est plus important que le triomphe de la vérité pure. À cette situation assez générale s'ajoute le fait qu'actuellement, il est facile d'observer que les découvertes des neurosciences ou de l'anthropologie évolutionnaire frappent les imaginations et font réfléchir, non qu'elles soient incontestables mais qu'elles renouvellent la discussion. Il viendra sans doute un moment où à leur tour elles lasseront.

3. Bien entendu, le rêve de l'Intendant n'est pas le mien. Il est pour moi une mise en scène dont j'espère qu'elle convaincra les lecteurs encore trop nombreux qui font ce rêve de sa complète inanité, malgré le noyau de vérité qu'il contient (c'est la difficulté de l'exercice). Je ne crois pas un instant que tous les problèmes puissent être résolus une bonne fois par des méthodes formelles, ou plutôt, je distingue les problèmes des situations : les situations sont ce à quoi nous avons affaire, et elles ne conduisent qu'occasionnellement à des problèmes, lesquels peuvent, ou non, être résolus une bonne fois. (Je développe ce point dans la deuxième partie du dernier chapitre de ma *Silhouette*.)

G. V. : Au terme de ce parcours, il me semble qu'on peut situer ainsi le débat :

- s'il s'avérait qu'il n'y a rien de plus dans la vie psychologique (mais aussi historique, sociale) que ce que les neurosciences et les sciences cognitives y trouvent au moyen des méthodes expérimentales ou « d'esprit expérimental », alors il ne serait certes plus rationnel de continuer d'investir la recherche scientifique en SHS, et donc la recherche en psychanalyse ;
- mais y a-t-il vraiment rien de plus dans la vie psychologique/historique/sociale que des « cognitions » (quand bien même elles seraient aussi sociales, incorporées, affectées, si l'on suit l'élargissement et l'enrichissement des approches actuelles, critiques du modèle seulement « computationnel » de l'esprit) ? N'y a-t-il vraiment rien de plus que des unités d'« information » opérationnalisables, construites et conceptualisées à partir de tâches expérimentales reproductibles, communes à tout agent cognitif ? N'y a-t-il rien de plus que des mécanismes cognitifs a-subjectifs, objectivables indépendamment de l'« effet que ça fait » aux esprits qui en sont le siège ? Ou doit-on considérer, en accordant à la « nature » le sens plus large de « [ce qui] embrasse tout ce qui existe »⁶⁹, que les expériences subjectives, inter-subjectives et de « sens » en font partie et relèvent de sciences non « naturalistes » au sens actuel (strict, restreint), mais

appartenant au même tronc scientifique, en l'espèce d'une autre de ses branches ?

D. A. : Ces points ont été largement discutés à l'occasion des questions précédentes. J'ajouterais peut-être ceci : la question de la gouvernance de la science (répartition des crédits, priorités, ouverture ou fermeture d'unités de recherche, profilage de postes, etc.) est devenue récemment tout à fait centrale dans la philosophie des sciences. Elle implique les notions de risque, de bénéfices attendus, et donc de valeur, et l'arbitrage entre ces valeurs pose la question de la démocratie et de l'expertise. Philip Kitcher estime qu'une discussion raisonnée, menée dans des conditions aussi bonnes que possible de débat démocratique informé, peut permettre de gouverner la science au mieux⁷⁰. Je suis moins optimiste que lui, même si je pense qu'il faut aller dans son sens, autant que faire se peut. Pour ce qui est des SHS, il existe aujourd'hui un débat, souvent acrimonieux, entre une tendance « soft » et une tendance « dure ». Personnellement, j'opte pour le balancement pascalien : Quand il s'élève je l'abaisse, quand il s'abaisse je l'élève. Je pense, quitte à fâcher certains amis, qu'en France aujourd'hui il faut élever la tendance « dure » ; pour autant, la tendance « soft » peut et doit continuer d'exister, et les deux tendances, au lieu de s'abominer, devraient apprendre à se mieux connaître.

G. V. : Mais alors, comment sortir de ce débat ? Y a-t-il une raison de la raison qui permettrait de dire le vrai sur le vrai, ou doit-on admettre que les positionnements de chacun relèvent de caractéristiques de leurs esprits – « durs » (*tough-minded*) ou « tendres » (*tender-minded*), pour reprendre une distinction de William James⁷¹ ?

Quant à moi, je n'ai pas connaissance de raisons de la raison. Mais je sais que je me situe du côté des esprits « tendres », qui pensent que la perspective naturaliste sur l'esprit doit être soutenue, promue pour l'ensemble de ses apports déterminants, mais que doivent également être soutenues d'autres perspectives non naturalistes sur l'esprit, autrement déterminantes dans la compréhension des mécanismes subjectifs, intersubjectifs et de « sens » qui concernent l'humain.

Ces deux perspectives me semblent devoir dialoguer et, le cas échéant, s'apporter, sans céder au réductionnisme dans un sens comme dans l'autre. Alain Prochiantz, neurobiologiste au Collège de France, partage peut-être ce point de vue lorsqu'il écrit dans *Géométries du vivant* :

« Ce n'est pas parce que nous sommes faits d'atomes que le biologiste est *ipso facto* un physicien, ou un physicien un biologiste [...]. De même, un biologiste qui s'intéresse au cerveau humain n'est pas métamorphosé, de droit, en anthropologue ou en philosophe. Il faudrait pour cela, et c'est possible, qu'il se soit approprié le corpus théorique de ces disciplines. Ce qui ne signifie pas que les effets des connaissances nouvelles ne résonnent pas par-delà les frontières disciplinaires, au point parfois de les faire bouger »⁷².

En ce sens, et pour ne prendre qu'un exemple, ce n'est pas parce que le psychologue cognitivo-comportemental peut, au laboratoire, extraire de l'esprit humain des « cognitions » et des « comportements » que ce dernier est *ipso facto* un psychologue clinicien (au sens traditionnel du terme). Il faudrait pour cela, et

⁷⁰ P. Kitcher, *Science, Truth, and Democracy*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; trad. fr. par S. Rupy, *Science, vérité et démocratie*, Paris, PUF.

⁷¹ W. James, *Pragmatism. A series of Lectures by William James (1907)*, Arc Manor, Maryland, 2008.

⁷² A. Prochiantz, *Géométries du vivant*, Paris, Collège de France/Fayard, 2008, p. 39–42.

⁶⁹ D. Andler, *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, 2016, p. 11.

c'est bien sûr possible, qu'il se soit familiarisé avec les différentes théorisations de la pratique de la psychologie clinique traditionnelle (dont celle de la psychanalyse).

Dit autrement, le « réel » de l'esprit ou de la psyché me semble loin de se réduire à ce que les différents types de psychologies (comportementale, cognitiviste, développementale, clinique – au sens traditionnel –, différentielle, systémique, etc.) peuvent en construire, à partir de leurs méthodes propres. L'exigence de cohérence est certes ici cruciale. Mais elle ne doit pas écraser a priori la disparité des faits reconnus. Elle doit savoir se contenter jusqu'à preuve du contraire de l'existence de liens « forts » entre les diverses sciences naturalistes ainsi qu'entre les diverses SHS, et

de liens plus faibles entre ces deux branches de « la » science. Ce qui engage à penser une interdisciplinarité non univoque, modulaire.

Comment se situe ici le « naturalisme critique » que vous prônez dans *La silhouette de l'humain* ?

D. A. : Il s'inscrit sans difficulté dans la perspective que vous indiquez.

G. V. : Je vous remercie pour cet entretien.

Déclaration de liens d'intérêts

Les auteurs déclarent ne pas avoir de liens d'intérêts.